

# COUDRE LE CIEL

*Luna M.*



# Coudre le Ciel

*Par Luna M.*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : Les Ourlets du Monde	4
Chapitre 2 : L'Homme aux Mille Cartes	11
Chapitre 3 : La Fuite par les Jardins Inversés	17
Chapitre 4 : Le Verdict des Gardiens	23
Chapitre 5 : La Mélodie du Vide	30
Chapitre 6 : Le Premier Point de Croix	36
Chapitre 7 : L'Archive des Ombres	42
Chapitre 8 : Le Sacrifice de la Soie	48
Chapitre 9 : L'Ascension des Pics d'Ivoire	55
Chapitre 10 : Le Face-à-Face de Brume	61
Chapitre 11 : Le Seuil du Fuseau	66
Chapitre 12 : La Grande Déchirure	73
Chapitre 13 : Le Kintsugi Céleste	80
Chapitre 14 : L'Éveil de la Nouvelle Trame	85
Chapitre 15 : La Broderie de l'Aube	91

# Chapitre 1

## Les Ourlets du Monde

Dans l'Atelier des Songes, le silence ne se contentait pas de régner ; il se tissait. Il s'enroulait autour des bobines de soie-phosphore, s'insinuait entre les plis des crinolines inachevées et s'assoupissait sur les étagères où Elara rangeait ses bocaux d'éclats de rire cristallisés.

L'air sentait l'ozone et la lavande séchée, une odeur de souvenirs propres.

Elara inclina la tête, sa chevelure bleu minuit glissant sur son épaule comme une cascade d'ombre. Entre ses doigts agiles, une ombrelle de dentelle d'argent réclamait son attention. Elle n'était pas simplement déchirée ; elle souffrait d'une mélancolie du tissu, un affaissement de la structure que seule une pointe de soie de lune pouvait redresser.

Elle ne regardait pas l'aiguille. Elle la sentait. Ses mains, constellées de petites cicatrices qui luisaient d'un éclat pâle dès que la lumière déclinait, dansaient une chorégraphie apprise dans les replis des songes. Pour chaque point, elle devait puiser un instant, un fragment de sa propre existence. Pour cette ombrelle, elle choisit le souvenir d'un matin frais, le goût d'une mûre sauvage éclatant sous la dent. Elle fila cette sensation, la transforma en un fil d'une finesse impossible, et l'inséra dans le chas d'argent.

Le point de suture brilla d'un éclat bleuté, puis se fondit dans la dentelle. L'ombrelle frémit, ses baleines se redressèrent avec un craquement de contentement.

— Voilà, murmura Elara, sa voix n'étant qu'un souffle parmi les étoffes. Tu pourras à

nouveau abriter les secrets contre l'ardeur du soleil.

Elle se leva, ses articulations protestant doucement après des heures d'immobilité. Elle s'approcha de la fenêtre qui donnait sur les hauteurs d'Astrance. La cité suspendue semblait, ce jour-là, plus fragile que d'ordinaire. Les pics de nacre qui soutenaient les quartiers hauts perçaient des nuages de barbe à papa amère, des cumulus denses et jaunâtres qui laissaient un arrière-goût de soufre sur la langue.

D'ordinaire, le ciel d'Astrance était un chef-d'œuvre de nuances, un dégradé de cobalt et de violet qui ne s'éteignait jamais tout à fait. Mais depuis quelques lunes, la trame s'effilochait. Des zones de grisaille apparaissaient, comme si le peintre du monde avait manqué de pigments.

Elara ouvrit la porte-fenêtre de son petit balcon. L'air frais heurta son visage, porteur d'une rumeur inquiète montant des marchés de la place des Murmures. Les habitants pressaient le pas, leurs capes colorées s'agitant comme des ailes de papillons affolés.

Soudain, le son se coupa. Un silence de craie tomba sur la ville.

Elara leva les yeux. Là-haut, juste au-dessus du dôme de l'Observatoire, une cicatrice venait de s'ouvrir dans le firmament. Ce n'était pas un nuage qui passait, ni l'ombre d'un grand oiseau des cimes. C'était une absence. Un lambeau d'azur, grand comme une voile de navire, se détacha avec le bruit d'un parchemin que l'on déchire.

Il tomba.

Pas comme une pierre, mais comme une plume lourde, tournoyant sur lui-même, effaçant les couleurs qu'il traversait. Le morceau de ciel chuta vers les terrasses moyennes, heurta une gargouille qui s'évapora instantanément au contact du néant, et finit sa course dans un fracas étouffé, pile sur la rambarde en fer forgé du balcon d'Elara.

La jeune femme recula, le souffle court. Elle s'attendait à voir de la roche, de la glace, ou peut-être rien du tout.

Ce qui reposait sur sa balustrade était un morceau de réalité pure, mais une réalité qui se mourait. Le lambeau d'azur palpitait d'une lumière mourante, virant rapidement vers un blanc crayeux, une non-couleur si absolue qu'elle lui brûlait les rétines. C'était l'Infini-Blanc. Le vide vorace.

Partout dans Astrance, les cris éclatèrent. Des cloches se mirent à sonner, un tocsin désordonné qui résonnait contre les parois de nacre. Les Gardiens de la Trame, dans leurs armures de laiton poli, commençaient déjà à converger vers le quartier, leurs sifflets stridents déchirant l'air.

— Non, chuchota Elara. Pas ici.

Elle s'approcha prudemment du lambeau. À mesure qu'elle réduisait la distance, elle sentit une sensation de vertige l'envahir, comme si sa propre mémoire tentait de s'échapper par ses pores. L'Infini-Blanc ne se contentait pas d'occuper l'espace ; il le consommait. Il dévorait le "souvenir" d'être une balustrade, un balcon, une ville.

Par pur réflexe, ses doigts cherchèrent la bobine qu'elle gardait toujours dans sa poche de tablier : son fil de soie de lune, imprégné du souvenir d'un premier baiser jamais donné, une essence de pur espoir et de mélancolie.

Elle en tira une longueur. Le fil brillait d'une incandescence soudaine, sauvage.

Lorsqu'elle approcha le fil de la bordure effilochée du lambeau de ciel, une réaction violente se produisit. Là où le néant blanc touchait la soie, des étincelles de couleurs oubliées — des verts émeraude, des oranges brûlés, des pourpres royaux — jaillirent dans un crépitement de feu d'artifice.

Le vide recula.

Le fil ne se contentait pas de tenir ; il réclamait le territoire perdu. Elara, le cœur battant à tout rompre, vit les fibres de soie s'enrouler autour du néant, le contraignant à reprendre une forme, à redevenir de la matière. La blancheur dévorante se mua en un bleu profond, solide, presque palpable. Elle venait de recoudre un morceau de l'univers.

— C'est impossible...

— Rien n'est impossible pour celle qui sait que le monde n'est qu'une broderie mal finie.

Elara sursauta et faillit laisser tomber sa bobine. Sur le balcon voisin, séparé du sien par un gouffre de plusieurs mètres, un homme se tenait debout sur le rebord étroit, au mépris du vide abyssal sous ses pieds.

Il portait un manteau extraordinaire, composé d'une myriade de parchemins, de cartes et de croquis qui s'agitaient comme les plumes d'un oiseau fantastique. Ses yeux, d'un gris orageux, semblaient cartographier non pas le paysage, mais les pensées d'Elara.

— Orion ? demanda-t-elle, reconnaissant le visage qui hantait les légendes urbaines d'Astrance. Le Cartographe Déchu ?

L'homme esquissa un sourire amer, un pli qui ne montait pas jusqu'à ses yeux.

— On m'appelle ainsi. Ou bien l'Architecte des Ruines. Mais peu importent les titres, petite tisseuse. Ce que tu viens de faire... Les Gardiens ont des yeux partout. S'ils voient ce fil, s'ils comprennent que tu possèdes la substance capable de stopper l'Effacement, ils ne te transformeront pas en héroïne. Ils feront de toi une relique.

Une esclave enchaînée au métier à tisser de leur dogme.

Elara jeta un coup d'œil par-dessus l'épaule. Au bout de la rue suspendue, une patrouille de Gardiens, reconnaissables à leurs masques de porcelaine impassibles, montait l'escalier en colimaçon vers son atelier. Leurs pas lourds faisaient vibrer les dalles de nacre.

— Qu'est-ce que je dois faire ? sa voix trembla.

— Le ciel tombe, Elara. Pas par morceaux, mais par pans entiers. Ce que tu as là n'est qu'un avertissement. L'Infini-Blanc veut tout reprendre. La mémoire des fleurs, le goût du vent, le nom de ceux que nous aimons.

Orion tendit une main gantée de cuir usé au-dessus du vide.

— Viens avec moi. On dit que le Fuseau du Monde, au sommet des cimes de nacre, est l'endroit où la première maille a été jetée. C'est là que nous trouverons de quoi recoudre l'entièreté du dôme.

— Je ne peux pas quitter mon atelier... Mes étoffes, mes clientes...

Un craquement sinistre retentit. Plus haut dans le ciel, une autre fissure, plus vaste, s'ouvrit. Un cri collectif monta de la ville, un hurlement de terreur pure alors que la lumière du jour vacillait, dévorée par une ombre blanche qui n'était pas de l'obscurité, mais du néant.

Le lambeau sur le balcon d'Elara recommença à vibrer, luttant contre les points de suture qu'elle avait posés.

— Ton atelier ne sera bientôt plus qu'une ligne de texte effacée dans un livre que personne ne pourra plus lire, lança Orion. Choisis, Tisseuse. Veux-tu rester ici et

disparaître en silence, ou monter là-haut et crier en couleurs ?

Les Gardiens frappèrent à la porte de l'atelier. Un coup sourd, autoritaire.

— Elara de la Maison des Songes ! Ouvrez au nom de la Trame Sacrée !

Elara regarda ses mains. Ses cicatrices luisaient d'un bleu électrique. Elle sentit le poids de ses souvenirs — ce fil de soie de lune qui était sa propre essence — brûler contre sa hanche. Elle ne se sentait pas comme une héroïne. Elle se sentait comme une petite modiste dont le monde venait de se déchirer aux entournures.

Elle s'empara de son sac de voyage, y jeta ses aiguilles d'argent, ses bobines les plus précieuses et l'ombrelle qu'elle venait de réparer.

— Orion ! appela-t-elle.

L'homme n'attendit pas. Il sauta.

Pendant une seconde terrifiante, il parut flotter, son manteau de cartes se déployant comme de grandes ailes de papier. Il atterrit avec une grâce féline sur le balcon d'Elara, juste au moment où la porte de l'atelier cédait derrière eux sous les coups des Gardiens.

— Accroche-toi à mon manteau, ordonna-t-il. Et surtout, ne ferme pas les yeux. Si tu arrêtes de regarder le monde, il finit par croire qu'il n'a plus besoin d'exister pour toi.

Elara saisit le parchemin rugueux de son vêtement. Elle sentit l'odeur de la poussière des siècles et du voyage lointain. Derrière elle, le premier Gardien franchit le seuil, son gant de laiton tendu pour la saisir.

— Sautez ! cria le Gardien.

Mais ils ne sautèrent pas vers le bas.

Dans un froissement de papier et un éclat de lumière lunaire, ils s'élancèrent vers le haut, vers les sommets interdits, laissant derrière eux une cité qui commençait, maille après maille, à se défaire dans l'immensité d'un blanc sans fin.

Le voyage vers le Fuseau du Monde venait de commencer, et Elara sentait déjà que pour recoudre le ciel, elle allait devoir défaire tout ce qu'elle pensait savoir d'elle-même.

# Chapitre 2

## L'Homme aux Mille Cartes

Le silence de l'Atelier des Songes ne ressemblait à aucun autre. Ce n'était pas une absence de bruit, mais une accumulation de secrets retenus par des épingles. Dans cette petite bulle de verre et de cèdre suspendue au flanc d'Astrance, Elara s'affairait sous la lumière tamisée d'une lanterne à huile de comète. Ses doigts, agiles et nerveux, dansaient autour d'une ombrelle de dentelle d'argent dont les baleines semblaient frémir d'une mélancolie propre.

Soudain, le carillon de la porte, une cloche de cristal censée sonner comme un rire d'enfant, rendit un son sourd, une plainte étouffée.

Le vent s'engouffra, chargé d'une odeur de papier glacé et de foudre lointaine. Un homme se tenait sur le seuil, ou plutôt, une silhouette faite de strates et de plis. Il n'avait pas l'air d'être entré par la porte, mais d'avoir été déposé là par un courant d'air égaré. Son manteau était un prodige de géométrie absurde : des milliers de fragments de parchemins, de morceaux de vélin et de lambeaux de boussoles cousus ensemble, qui s'agitaient dans un froufrou incessant, comme les ailes d'un million de papillons de nuit.

— Vous êtes en retard, murmura l'homme. Ou peut-être est-ce le monde qui est en avance sur son agonie.

Elara se redressa, une aiguille d'argent entre les lèvres. Elle la retira d'un geste sec, ses yeux bleu minuit fixés sur l'intrus.

— La boutique est fermée, monsieur... ?

— Orion. Mais les noms n'ont plus d'importance quand les lieux qu'ils désignent s'évaporent.

Il fit un pas. Le sol ne craqua pas ; il murmura sous ses bottes de cuir usé. Orion portait sur son visage la géographie d'une vie passée à chercher des sorties de secours dans la réalité. Ses yeux étaient d'un gris d'orage, instables, changeants. D'un geste brusque, il balaya un tas de rubans de satin sur la table de travail d'Elara et y projeta un rouleau de parchemin qu'il tenait caché dans ses manches de cartes.

— Regardez, ordonna-t-il.

Elara s'approcha, malgré la prudence qui lui criait de reculer. La carte était vivante. Elle représentait Astrance, avec ses tours de nacre et ses ponts de cristal, mais par endroits, l'encre scintillante s'était tarie. À la place des quartiers commerçants et des jardins suspendus, il n'y avait que des taches d'un blanc absolu, si pur qu'il en devenait douloureux à regarder. Ce n'était pas du papier vierge. C'était du vide.

— L'Infini-Blanc, souffla-t-elle, ses doigts effleurant le bord d'une déchirure sur le plan. On raconte que ce sont juste des nuages plus bas que d'habitude...

— Les gens racontent des mensonges pour ne pas avoir à regarder l'abîme en face, rétorqua Orion, sa voix comme un froissement de parchemin sec. Ce n'est pas du brouillard, Elara. C'est l'oubli. Ce que le Blanc touche cesse d'avoir été. Les souvenirs s'effacent, les noms se perdent, et la trame même de ce que nous appelons « ici » se délite.

Il plongea son regard dans le sien.

— Vous le sentez, n'est-ce pas ? Vos fils de soie de lune ne tiennent plus. Les nœuds se défont tout seuls. Le ciel n'est pas une limite immuable, petite tisseuse. C'est un vêtement que nous portons tous. Et il est en train de s'user jusqu'à la corde.

Elara sentit un frisson parcourir ses mains constellées de cicatrices lumineuses. Elle se tourna vers son métier à tisser, où une bobine de fil de soie de lune brillait d'un éclat bleuté. C'était son secret, sa honte et sa gloire : elle ne filait pas de la matière, elle filait de l'émotion, des fragments de ses propres souvenirs d'enfance pour donner de la consistance à ses coutures.

— Pourquoi venir me voir ? Je ne suis qu'une modiste. Je répare des ombrelles et des corsets pour les dames de la haute cité.

— Parce que vous êtes la seule à savoir que pour réparer une déchirure, il ne suffit pas de tirer sur le fil. Il faut sacrifier une partie de la trame. Les Gardiens de la Trame pensent qu'ils peuvent discipliner le monde avec leurs lois de fer et leurs gants de laiton. Ils se trompent. On ne commande pas à une étoffe qui a décidé de se transformer en fumée.

Orion se rapprocha, son manteau de cartes bruissant avec une intensité croissante, comme si les cartes tentaient de s'échapper de ses épaules.

— J'ai dessiné ce monde sous toutes ses coutures, Elara. J'ai cartographié les rêves les plus enfouis et les sommets les plus interdits. Et je vous le dis : le Fuseau du Monde, là-haut, est en train de s'arrêter de tourner. Si vous ne montez pas là-bas pour recoudre le premier accroc, Astrance ne sera bientôt plus qu'un souvenir dont personne ne se souviendra.

Elara s'appuya contre son établi. L'air de la pièce devint soudain plus lourd, saturé d'une électricité statique qui faisait dresser les petits cheveux sur sa nuque.

— Je ne peux pas, murmura-t-elle. Je n'ai plus assez de... de fil.

Orion eut un sourire triste, presque tendre.

— On a toujours assez de fil quand on accepte de se défaire soi-même.

Soudain, le carillon de la porte n'éclata pas en sanglot, il explosa.

Un fracas de métal contre le bois. Le heurtoir en forme de lion de l'atelier fut arraché avec une violence inouïe. Dehors, des silhouettes rigides, vêtues d'armures de bronze poli qui reflétaient la lune de manière déformée, se dessinaient contre la nuit. Les Gardiens de la Trame. Leurs masques sans expression, forgés dans un métal terne, semblaient absorber la lumière plutôt que de la rendre.

— Elara de la Maison des Soies ! cria une voix métallique, dénuée de toute humanité. Vous êtes accusée de manipulation de substance astrale illicite et de déviance narrative. Ouvrez, ou nous effacerons ce lieu de la carte !

Orion jeta un regard vers la porte, puis vers Elara. Son cynisme de façade s'était évaporé, laissant place à une urgence brûlante.

— Ils ne veulent pas vous arrêter, Elara. Ils veulent vous utiliser comme une pièce de rechange. Ils veulent vider votre esprit pour en faire une bobine éternelle au service de leur ordre figé.

Il saisit son bras. Sa main était chaude, parcourue de vibrations étranges.

— Le temps des retouches est terminé. C'est l'heure de l'ascension.

Le premier coup de bélier fit trembler les murs de l'atelier. Une étagère s'effondra, libérant des centaines de boutons de nacre qui roulèrent sur le sol comme des perles de pluie solide. Elara regarda ses mains. Ces mains qui avaient passé des années à réparer les petits accrocs du quotidien, à soigner les vanités des riches et les espoirs des pauvres.

Elle comprit alors que le vide blanc qu'Orion lui avait montré sur la carte était déjà en elle. Si elle restait, elle deviendrait comme ces Gardiens : une armure vide, un

automate de la réalité.

— Prenez ce qu'il vous faut, ordonna Orion en désignant son sac. Mais faites vite. La réalité est en train de raturer notre position.

Elara se précipita. Elle ne prit pas de vêtements, pas de nourriture. Elle s'empara de son sac de voyage, y jeta ses aiguilles d'argent, ses bobines les plus précieuses, celles qui vibraient d'un éclat argenté, et l'ombrelle qu'elle venait de finir de réparer — un talisman contre la pluie de néant.

Un second choc. Le bois de la porte commença à se fendre, laissant passer des lueurs de torches d'un orange agressif.

— Orion ! appela-t-elle, la voix tremblante mais le cœur battant avec une régularité nouvelle.

L'homme n'attendit pas qu'elle soit prête. Il ne se dirigea pas vers la porte, ni vers l'issue de secours. Il courut vers le petit balcon qui surplombait le vide d'Astrance, là où les nuages de barbe à papa amère venaient lécher les rambardes.

— Sautez ! cria le premier Gardien qui venait de franchir le seuil, son gant de laiton tendu pour la saisir.

Mais Orion était déjà dans les airs. Pendant une seconde terrifiante, il parut flotter, son manteau de cartes se déployant comme de grandes ailes de papier, chaque fragment de parchemin vibrant d'une magie ancienne et oubliée. Il atterrit avec une grâce féline sur le rebord du balcon, tendant une main vers Elara.

— Accroche-toi à mon manteau, ordonna-t-il, ses yeux changeant pour un bleu électrique. Et surtout, ne ferme pas les yeux. Si tu arrêtes de regarder le monde, il finit par croire qu'il n'a plus besoin d'exister pour toi.

Elara saisit le parchemin rugueux de son vêtement. Elle sentit l'odeur de la poussière des siècles et du voyage lointain. Elle sentit la peur, oui, mais aussi une exaltation sauvage, une mélodie qui s'élevait de ses propres os.

Derrière elle, le Gardien n'était plus qu'une tache de bronze sur le mur de sa vie passée.

— Sautez ! répéta l'automate de métal.

Ils ne sautèrent pas vers le bas, vers la sécurité illusoire des rues de la cité.

Dans un froissement de papier, une explosion de lumière lunaire qui déchira l'obscurité d'Astrance, ils s'élancèrent vers le haut. Vers là où l'azur devenait noir, là où le ciel s'effiloçait en lambeaux de brume opaline. Ils s'élancèrent vers les sommets interdits, laissant derrière eux une cité qui commençait, maille après maille, à se défaire dans l'immensité d'un blanc sans fin.

L'air sifflait à leurs oreilles, une chanson faite de géographie perdue et de futurs possibles. Elara serrait ses aiguilles d'argent contre son cœur, sentant déjà que pour recoudre le ciel, elle allait devoir défaire tout ce qu'elle pensait savoir d'elle-même. Elle n'était plus une modiste. Elle était un point de suture entre deux mondes.

Et tandis qu'Astrance rétrécissait sous leurs pieds, Orion tourna la tête vers elle, un sourire féroce aux lèvres.

— Bienvenue dans l'Invisible, Elara. C'est ici que le vrai travail commence.

# Chapitre 3

## La Fuite par les Jardins Inversés

Le vent ne soufflait pas à la lisière des Jardins Inversés ; il chantait une polyphonie de cristaux heurtés. Sous les pieds d'Elara, le sol n'était plus de pierre, mais une canopée de mousses mauves et de fougères d'argent qui pointaient leurs frondes vers l'abîme blanc. Ici, la gravité était une suggestion polie, une règle que l'on pouvait contourner d'un haussement d'épaules.

Orion courait avec une agilité de chat-huant, son manteau de parchemins claquant comme un millier d'ailes captives. Chaque pas qu'il posait sur les racines aériennes déclenchait une cascade de pollen luminescent, une poussière d'or qui flottait vers le haut, rejoignant les nuages de barbe à papa amère qui stagnaient au-dessus de leurs têtes.

— Ne regarde pas en bas, Elara ! tonna le cartographe, sa voix vibrant contre les parois de nacre des pics environnants. À Astrance, le bas est une opinion. Regarde ce qui reste à bâtir !

Elara haletait, ses poumons brûlés par l'air trop pur des cimes. Dans son dos, le vacarme des Gardiens de la Trame se rapprochait. Le bruit était celui de rouages grippés, un martèlement de bronze contre la réalité fragile. Ils n'étaient plus des hommes, mais les anticorps d'un monde qui refusait de changer, des sentinelles de métal lancées à la poursuite d'une anomalie.

Ils débouchèrent sur l'Arceau de Verre-Larme. C'était une structure d'une finesse impossible, un trait d'union translucide jeté entre deux sommets flottants. Sous le pont, le vide ne montrait pas le sol de la cité, mais le grand effacement :

l'Infini-Blanc. C'était une absence de couleur si absolue qu'elle faisait mal aux yeux, un néant vorace qui grignotait les piles du pont.

Le verre craqua.

Ce n'était pas le craquement net d'une vitre qui se brise, mais le gémissement d'une harpe dont on rompt les cordes. Une fissure, blanche et zébrée comme un éclair figé, courut sur toute la longueur de l'arceau.

— Il se déchire, murmura Elara, s'arrêtant net à l'entrée de la passerelle. La trame... elle ne tient plus.

Orion se tourna vers elle, son visage marqué par les ombres mouvantes de ses cartes. Ses yeux viraient au gris tempête.

— Le monde oublie comment être solide, Elara. Il s'effiloche parce qu'il n'a plus d'histoire pour le tenir. Le Tisseur d'Oubli est déjà là, dans l'ombre de tes hésitations. Répare-le. Maintenant.

— Avec quoi ? Je n'ai plus de soie de lune, mes réserves sont vides !

Derrière eux, le premier Gardien émergea des fougères d'argent. C'était une haute silhouette de cuivre, le visage masqué par un cadran solaire sans aiguilles. Il leva une main de métal, et l'espace autour de lui sembla se contracter, prêt à broyer les fuyards dans un repli de la réalité.

Orion saisit Elara par les épaules. Son regard était d'une intensité insoutenable.

— Tes mains, petite modiste. Tes mains sont les fuseaux. Puise dans ce qui est immatériel. La matière n'est qu'un souvenir qui a pris racine. Donne-lui un souvenir assez fort pour qu'il redevienne pierre, ou verre, ou certitude.

Elara comprit. Un frisson glacé remonta le long de son échine. Elle plongea ses doigts dans sa sacoche, non pas pour y chercher des bobines, mais pour effleurer la trame de son propre esprit. C'était une sensation étrange, comme de caresser de l'eau vive. Elle chercha une ancre. Quelque chose de chaud. Quelque chose de doux.

Elle trouva le souvenir.

\*C'était une cuisine baignée d'une lumière de fin d'après-midi. L'odeur du pain d'épices qui sort du four, le miel qui perle, le gingembre qui pique les narines, et la voix de sa mère qui fredonne une mélodie sans paroles. C'était le premier point de suture de sa vie, le moment où le monde avait semblé, pour la première fois, parfaitement sûr.\*

— Je ne peux pas... murmura-t-elle, les larmes piquant ses paupières d'un bleu minuit. C'est tout ce qu'il me reste d'elle.

— Si tu ne le donnes pas, il n'y aura plus personne pour se souvenir de quoi que ce soit, répondit Orion, sa voix adoucie par une tristesse millénaire.

Le Gardien fit un pas. Le pont de verre oscilla, un pan entier s'effondra dans l'Infini-Blanc dans un silence terrifiant. Le vide montait, léchant les bords de la réalité.

Elara ferma les yeux. Elle saisit mentalement le fil doré de l'odeur du pain d'épices. Elle sentit la chaleur du four, la texture granuleuse du sucre sous ses doigts d'enfant. Puis, avec un cri qui n'était qu'un souffle, elle tira.

Elle projeta ses aiguilles d'argent en avant.

Les fils qui jaillirent de ses mains n'étaient pas de soie, mais de lumière ambrée. Ils

sentaient l'automne et la maison. Ils s'entrelacèrent dans les fissures du verre, se multipliant, se croisant en des motifs complexes de dentelle alchimique. Le pont ne se contenta pas de se réparer ; il se transfigura. Le verre devint un ambre translucide, vibrant d'une chaleur domestique au milieu du froid de l'abîme.

Le pont était stable. Il était vivant.

Mais dans l'esprit d'Elara, une pièce devint brusquement sombre. Elle savait qu'elle avait aimé une odeur, une cuisine, une voix. Mais l'odeur s'était évaporée, le goût s'était éteint. Il ne restait qu'un mot creux : "pain d'épices". La substance de l'émotion avait été sacrifiée pour la solidité du monde.

— Courez ! cria-t-elle, sa propre voix lui semblant étrangère, plus haute, plus fragile.

Ils s'élancèrent sur l'ambre. Orion passa le premier, ses parchemins bruissant d'une excitation nouvelle. Elara le suivit, sentant sous ses semelles la vibration du souvenir qu'elle venait de coudre à la réalité.

Le Gardien de bronze tenta de s'engager sur l'arceau. Mais le pont, tissé d'une humanité trop dense pour son essence mécanique, refusa son poids. Le métal du Gardien grimaça. Les fils d'ambre se resserrèrent, non pour le porter, mais pour l'exclure. La structure vibra d'une note pure, une note de nostalgie si puissante que l'automate vacilla, ses rouages se bloquant sous l'afflux d'une information qu'il ne pouvait traiter : la perte.

Il bascula. Sans un bruit, la sentinelle de bronze fut engloutie par le blanc.

Arrivés sur l'autre versant, dans un bosquet de saules dont les branches pleuraient des perles de rosée noire, Elara s'effondra sur les genoux. Elle regarda ses mains. Les petites cicatrices luminescentes brillaient d'un éclat plus vif, mais elle se sentait étrangement légère. Trop légère. Comme si une partie de sa densité d'âme s'était

envolée.

— C'est ainsi que l'on devient une Enchanteresse, Elara, dit Orion en se tenant au-dessus d'elle. On se vide de soi-même pour remplir le monde.

— Je ne me rappelle plus de son visage, souffla-t-elle, les mains tremblantes. Je sais qu'elle était là, mais le lien est... coupé.

Orion s'accroupit. Il sortit de son manteau une carte vierge et la tendit à Elara.

— On ne coupe jamais vraiment, on déplace. Regarde.

Sur le parchemin, un dessin commençait à se former tout seul. Ce n'était pas une carte géographique, mais un entrelacs de lignes dorées représentant le pont qu'ils venaient de franchir. Au centre du dessin, une petite icône de fumée s'élevait d'un plat chaud.

— Tu as écrit ton histoire dans la géographie de l'Invisible, continua le cartographe. Astrance se souviendra de l'odeur du pain d'épices pour toi. Le pont ne tombera plus jamais, car il est soutenu par l'amour d'une petite fille pour sa mère.

Elara se releva, essuyant une larme qui s'évapora avant de toucher le sol, se transformant en un minuscule cristal bleu. Elle regarda vers le haut. Le Fuseau du Monde se dressait, vertigineux, perçant les lambeaux du ciel. L'Infini-Blanc semblait reculer devant eux, chassé par l'éclat de l'ambre.

— Ce n'était qu'un pont, dit-elle d'une voix désormais ferme. Combien de souvenirs faudra-t-il pour recoudre le ciel tout entier ?

Orion ne répondit pas tout de suite. Il ajusta son manteau de mondes perdus et pointa du doigt une spirale de nuages qui tourbillonnait au sommet du Fuseau.

— Autant qu'il en faudra pour que le Tisseur d'Oubli comprenne que le silence n'est pas une fin, mais un manque de courage.

Ils reprirent leur marche. Sous les pas d'Elara, les fleurs des Jardins Inversés s'ouvrirent, libérant des parfums qu'elle ne reconnaissait plus, mais qui, elle le sentait, commençaient déjà à tisser le canevas d'un futur qu'elle seule pouvait dessiner. Elle n'était plus simplement Elara la modiste. Elle était l'aiguille qui allait percer le néant pour y faire passer le fil de la vie.

Et quelque part, dans les replis blancs de l'Infini, une ombre sans visage s'arrêta de marcher, sentant pour la première fois la piqûre d'une chaleur qu'elle croyait avoir effacée. Le duel entre le vide et le velours ne faisait que commencer.

# Chapitre 4

## Le Verdict des Gardiens

L'air d'Astrance, d'ordinaire saturé de l'arôme sucré des nuages de barbe à papa amère, devint brusquement rance. À mesure qu'Elara et Orion progressaient vers le dôme d'albâtre qui couronnait la cité, l'atmosphère se chargeait d'une électricité statique, une froideur de marbre qui figeait les battements de cœur. Ici, dans le Sanctuaire des Gardiens de la Trame, le temps ne coulait pas ; il stagnait dans des jarres de cristal.

Les portes monumentales s'ouvrirent sans un bruit, comme deux paupières de pierre dévoilant un œil sans pupille. À l'intérieur, la lumière était chirurgicale, une clarté sans ombre qui dénudait les âmes.

Le Grand Intendant Malakor attendait, debout sur un piédestal de verre dépoli. Sa robe était un prodige de rigidité, tissée dans un métal si fin qu'il semblait liquide, mais dont chaque pli paraissait gravé pour l'éternité. Son visage, lisse comme un galet usé par les siècles, ne trahissait aucune émotion.

— Tu as commis l'irréparable, Elara, dit Malakor. Sa voix n'était pas un cri, mais le craquement d'un glacier que l'on ne peut stopper.

Elara serra les poings. Ses mains, marbrées de cicatrices luminescentes, pulsaient d'un bleu d'encre. Elle sentait encore la chaleur du souvenir de la petite fille qu'elle avait sacrifié pour recoudre le pont. Un souvenir de pain d'épices, désormais perdu pour elle, mais qui maintenait la structure de la ville.

— J'ai empêché le vide de dévorer le quartier des Soupirs, répliqua-t-elle, sa voix

tremblante mais portée par une dignité nouvelle. J'ai recousu ce qui s'effiloçait.

— Tu as commis un sacrilège, coupa Malakor en descendant une marche. La Trame est un cycle. L'effondrement fait partie de l'ordre des choses. L'Infini-Blanc n'est pas un ennemi, c'est une ponctuation. En ajoutant tes propres fils, tes propres... émotions impures, tu crées une monstruosité. Un monde rapiécé est un monde qui refuse de mourir avec élégance.

Orion fit un pas en avant, son manteau de cartes bruissant comme une forêt de parchemins en colère. Les tracés d'encre sur ses épaules semblaient s'agiter, cherchant une issue.

— L'élégance de la cendre, Malakor ? grogna le cartographe. Tu préfères voir Astrance s'évaporer dans le néant plutôt que d'admettre qu'une gamine de la Basse-Ville possède une aiguille plus sage que tes lois ?

L'Intendant posa son regard sur Orion, et un éclair de mépris traversa ses yeux de nacre.

— Le banni parle encore. Toi qui as fendu le ciel par orgueil, tu oses prôner la réparation ? Regarde-la, Orion. Elle ne coud pas le ciel. Elle se vide de son essence. Chaque point de suture est un morceau de son être qui s'efface. À ce rythme, elle ne sera bientôt plus qu'une marionnette de soie, une coque vide habitée par les fantômes qu'elle a voulu sauver.

Elara baissa les yeux sur ses mains. La prophétie de l'Intendant résonna en elle comme un glas. Elle sentait ce vide, cette petite morsure à l'endroit où le souvenir du pain d'épices habitait autrefois. Mais derrière ce vide, il y avait la solidité du pont. Il y avait la vie qui continuait.

— Mieux vaut être un fantôme qui protège qu'un dieu qui regarde le monde

s'éteindre, murmura-t-elle.

Malakor leva une main gantée de blanc. Autour d'eux, les colonnes du sanctuaire commencèrent à vibrer. Des silhouettes vêtues de voiles rigides émergèrent des renforcements : les Gardiens. Ils ne portaient pas d'armes, mais des fuseaux de plomb.

— Le verdict est rendu, déclara Malakor. La Trame doit être purifiée de tes points d'arrêt. Nous allons défaire ton œuvre, Elara. Et pour que l'anomalie ne se reproduise pas, nous allons te défiler. Fibre par fibre. Jusqu'à ce que ton nom ne soit plus qu'un murmure dans le vent blanc.

L'air devint oppressant, une mélasse de temps figé. Un Gardien s'approcha, son fuseau pointé vers le cœur d'Elara. Elle sentit une attraction terrifiante, comme si ses propres veines voulaient s'extraire de sa peau pour s'enrouler autour du plomb.

— Orion ! appela-t-elle, la gorge nouée par une soie invisible.

— Ne lâche pas le fil, gamine !

Le cartographe plongea la main dans les plis de son manteau. Il n'en sortit pas une épée, mais une carte roulée, jaunie par des millénaires de rêves oubliés. Il la déchira d'un geste sec.

Le sol du sanctuaire se volatilisa.

Ce n'était pas une chute, mais une translation brutale. La géographie même de la salle fut remplacée par un paysage de papier et d'encre. Pendant un battement de cil, Elara vit les Gardiens figés dans une topographie impossible, leurs fuseaux de plomb pesant soudain des tonnes dans un monde qui n'avait plus de poids.

— Par ici ! rugit Orion.

Il saisit le poignet d'Elara. Sa peau était brûlante. Il la tira vers une faille qui venait de s'ouvrir dans le tissu de la réalité, une déchirure sombre qui exhalait une odeur de terre humide et de racines — un parfum radicalement différent de l'éther stérile d'Astrance.

— Où allons-nous ? cria-t-elle alors que le dôme d'albâtre s'effondrait derrière eux, non pas en pierres, mais en flocons de souvenirs calcinés.

— Là où les lois ne sont pas écrites avec de l'encre, mais avec du sang et de la sève, répondit Orion en les projetant dans le gouffre. Aux Terres d'En-Bas.

La chute fut une symphonie de vertiges. Elara vit Astrance s'éloigner, magnifique et tragique, une broche de nacre épinglée sur un ciel qui partait en lambeaux. Elle vit les filaments de l'Infini-Blanc lécher les bords de la cité, tels des vagues d'un océan de lait vorace.

Puis, le blanc fut remplacé par un vert profond, presque noir.

Ils percutèrent une frondaison géante qui amortit leur descente. Les branches étaient souples, couvertes d'une mousse luminescente qui chantait au contact de leur corps. Elara roula sur un tapis de feuilles de la taille d'une cape, le souffle coupé, le cœur battant la chamade contre ses côtes.

Le silence qui suivit était vivant. Il grouillait de bruits d'insectes, de craquements de bois, d'une humidité fertile.

Orion se releva péniblement, son manteau de cartes en lambeaux. Il regarda vers le haut. Là-bas, très loin, à travers la canopée titanesque, on devinait une lueur pâle. Le dessous du monde.

— Ils ne nous suivront pas ici, dit-il en s'essuyant le front. Les Gardiens ont horreur du désordre. Et ici, tout est chaos.

Elara se redressa, ses doigts effleurant la terre. Pour la première fois de sa vie, elle ne touchait pas de la pierre suspendue ou de la soie artificielle. C'était de la matière brute. Sauvage.

Elle regarda ses mains. Ses cicatrices luisaient d'un éclat plus vif, comme si l'obscurité des Terres d'En-Bas les nourrissait. Mais une ombre passa sur son visage.

— Malakor a dit... il a dit que je me vidais de moi-même.

Orion se tourna vers elle. Ses yeux, changeants comme une météo d'orage, s'adoucirent un instant.

— Malakor voit le monde comme un vêtement fini, Elara. Il ne comprend pas que pour faire un habit neuf, il faut parfois couper dans le tissu original. Oui, tu changes. Tu ne seras plus jamais la petite modiste d'Astrance. Mais regarde autour de toi.

Il désigna un arbre dont l'écorce semblait tressée de fils d'argent naturels.

— Ici, la Trame n'est pas imposée par des Gardiens. Elle pousse. Elle se bat. Si tu veux sauver le ciel, tu vas devoir apprendre à coudre avec des racines, pas seulement avec de la soie de lune.

Soudain, un craquement retentit dans les sous-bois de fougères géantes. Une lueur d'un blanc pur, trop pur, filtra à travers les troncs.

Elara se figea. Ce n'était pas la lumière des Gardiens. C'était une absence de lumière. Une silhouette apparut, vaporeuse, sans visage, glissant sur le sol sans écraser une

seule brindille. Le Tisseur d'Oubli.

Il ne les attaquait pas. Il se contentait d'être là, tel un rappel que le vide n'avait pas besoin de courir pour rattraper ce qui est déjà brisé.

— Il nous a trouvés, souffla Elara, sentant le froid de l'Infini-Blanc ramper sur sa nuque.

— Non, corrigea Orion en sortant une boussole dont l'aiguille tournait follement. Il ne nous a pas trouvés. Il nous attendait. Parce que dans ce monde, Elara, le néant est la seule chose qui soit toujours en avance sur nous.

L'ombre blanche inclina la tête, et Elara entendit, non pas dans ses oreilles mais directement dans sa moelle épinière, un son qui ressemblait au déchirement d'une soie précieuse.

— "Donne-moi ta peine, petite tisseuse", semblait dire le silence de l'entité.  
"Donne-moi tes fils, et je t'offrirai le repos que le ciel te refuse."

Elara serra son aiguille d'argent contre son cœur. Elle sentit la piqûre de la pointe contre sa paume, une douleur minuscule et délicieuse qui lui rappelait qu'elle était encore réelle.

— Pas aujourd'hui, murmura-t-elle pour elle-même. Pas avant d'avoir brodé mon propre horizon.

Elle se tourna vers Orion, ses yeux bleus étincelant d'une détermination sauvage.

— Guide-moi, cartographe. Montre-moi où se cache le cœur du Fuseau. S'il faut que je me dissolve pour recoudre ce monde, alors je serai le fil le plus solide qu'il ait jamais connu.

Et dans la pénombre des Terres d'En-Bas, le voyage vers la cime commença véritablement, là où la réalité n'était plus une loi, mais un acte de rébellion.

# Chapitre 5

## La Mélodie du Vide

Le chemin vers les Pics d'Ivoire n'était pas fait de pierre, mais de résonances. À mesure qu'ils s'enfonçaient dans les contreforts de la haute strate, l'air se densifiait, devenant une gelée translucide qui vibrait au moindre battement de cils. Ici, la physique d'Astrance s'inclinait devant le lyrisme des sphères. Chaque pas d'Elara arrachait au sol un do mineur d'un bleu électrique, une onde de choc chromatique qui se propageait dans l'herbe de verre avant de s'éteindre en un murmure indigo.

— Ne parle pas trop fort, Elara, avertit Orion sans se retourner. Ici, le silence est la seule toile blanche qui nous reste. Si tu cries, tu pourrais repeindre tout le versant en un rouge trop violent pour nos yeux.

Il marchait avec une précaution de somnambule sur une corde raide. Son manteau de parchemins ne bruissait plus ; il émettait des flashes de jaune safran, de petits éclats de lumière qui dansaient autour de ses chevilles comme des lucioles amnésiques.

Elara retint sa respiration. Elle voyait le vent. C'était une traînée de rubans émeraude qui serpentait entre les monolithes d'ivoire, des colonnes naturelles sculptées par l'érosion des siècles et les soupirs des nuages. Elle effleura une paroi de roche laiteuse et un accord de harpe, cristallin et pur, résonna dans sa poitrine, faisant vibrer ses propres os. L'endroit était d'une beauté insoutenable, une symphonie visuelle où la moindre émotion se traduisait par une explosion de pastel.

Pourtant, sous cette luxure de sensations, le froid mordait. Un froid qui ne s'attaquait pas à la peau, mais à la certitude d'exister.

— Tu l’entends ? murmura Elara.

Elle ne parlait pas de la mélodie des roches. Au-dessus d’eux, là où les Pics d’Ivoire semblaient vouloir percer la voûte du ciel pour s’enfuir dans l’Infini-Blanc, un son dissonant s’écoulait. Ce n’était pas une couleur, mais une absence. Une fréquence si basse et si vide qu’elle dévorait les teintes environnantes. Partout où ce "non-chant" passait, le bleu électrique s’effaçait, le vert émeraude se ternissait pour devenir un gris de cendre.

— Le Tisseur d’Oubli, répondit Orion, sa voix produisant un sillage de brun terreux, lourd de fatigue. Il chante la fin de la partition. Il essaie de te convaincre que le silence est plus doux que la musique, que le blanc est plus reposant que le spectre.

Elara ferma les yeux. La voix de l’Ombre s’insinuait sous ses paupières. Ce n’étaient pas des mots, mais une promesse de soulagement. \*Laisse tomber l’aiguille, petite tisseuse. Tes doigts saignent à force de retenir l’azur. Viens dans l’Infini-Blanc. Là-bas, plus rien ne pèse. Plus rien ne manque, car plus rien n’est.\*

Une larme roula sur la joue d’Elara. En touchant le sol, elle produisit un tintement de cloche argentée et une tache de turquoise vif qui lutta contre la grisaille envahissante.

— Il a raison, Orion... C’est épuisant.

Le cartographe s’arrêta net. Ils se trouvaient au bord d’un gouffre où le vide ne ressemblait pas à une chute, mais à un effacement. En bas, il n’y avait pas d’obscurité, juste cette blancheur laiteuse, vorace, qui montait comme une marée. Orion se tourna vers elle. Ses yeux, d’ordinaire si changeants, s’étaient fixés sur un gris d’acier, dur et froid.

— C’est un mensonge, Elara. Le vide ne soulage pas, il ampute. Regarde mes cartes.

Il ouvrit brusquement son manteau. Sous les couches de parchemins, Elara vit pour la première fois la peau du vieil homme. Elle n'était pas faite de chair, mais de cicatrices translucides, des zones où la réalité semblait avoir été gommée. À certains endroits, on pouvait voir à travers lui, comme si ses organes étaient des spectres de verre.

— On croit toujours que l'on peut sacrifier un petit morceau de soi pour apaiser le néant, commença Orion, et sa voix n'était plus qu'un filet de fumée noire. On se dit : "Juste ce souvenir-là. Juste cette peine." Mais le vide est un invité qui ne part jamais une fois qu'on lui a ouvert la porte.

Il s'assit sur un bloc de nacre qui résonna d'un sol grave. Le vent émeraude fouetta son visage, mais il ne semblait plus le voir.

— Tu m'as demandé pourquoi j'ai dessiné ce qui n'existait plus. Tu m'as demandé comment la première fissure est apparue.

Elara s'approcha, son aiguille d'argent brillant d'un éclat fébrile dans sa main. Elle sentait que le récit qui allait suivre était un fil de soie trop tendu, prêt à rompre et à fouetter l'âme de celui qui le dévidait.

— J'étais un cartographe de l'absolu, reprit-il. Je pensais que pour que le monde soit parfait, il devait être parfaitement contenu. Je voulais tracer les frontières de l'infini. J'ai passé des années au sommet du Fuseau, à mesurer l'étoffe du ciel. Ma femme, Lyra, était une souffleuse de verre. Elle créait des sphères qui capturaient la lumière de l'aube pour éclairer Astrance. Et notre fils, Solal... il courait après les échos comme toi tu cours après les fils.

Orion marqua une pause. Le ciel au-dessus d'eux s'effiloça un peu plus, laissant tomber un lambeau de bleu qui se volatilisa avant de toucher le sol.

— Un soir, j’ai voulu forcer la trame. J’ai pensé que si je pouvais voir l’envers du décor, je comprendrais enfin comment stabiliser Astrance pour l’éternité. J’ai utilisé un compas de pur diamant pour inciser la réalité. Je voulais juste une petite fente. Un œil sur l’au-delà.

Il rit, un son sec qui fit apparaître des éclats de jaune acide dans l’air.

— Mais la réalité n’est pas une peau, Elara. C’est une tension. En coupant un seul fil, j’ai relâché la pression de millénaires. La fissure ne s’est pas contentée de rester là. Elle a aspiré la lumière. Elle a aspiré le son. Elle a aspiré Lyra et Solal sous mes yeux, pendant qu’ils dormaient. Ils n’ont même pas crié. Ils se sont simplement... dissous. Ils sont devenus du blanc sur du blanc.

Elara sentit une onde de choc pourpre traverser ses propres souvenirs. Elle voyait la scène à travers les mots d’Orion : le berceau qui s’efface, le rire d’une femme qui devient une couleur pâle avant de s’éteindre.

— J’ai passé le reste de ma vie à essayer de redessiner leurs visages sur mes cartes, continua-t-il, les mains tremblantes. Mais comment dessiner ce que l’on ne se rappelle plus ? Le vide ne prend pas seulement les gens, il prend le droit de se souvenir d’eux. Je sais que j’ai eu un fils, Elara. Je connais son nom. Mais je ne sais plus quelle était l’odeur de ses cheveux, ni quelle note de musique produisait son rire. Je suis un cartographe qui voyage dans un désert de trous de mémoire.

Il leva les yeux vers elle, et pour la première fois, Elara vit l’Ombre non pas derrière eux, mais à l’intérieur de lui.

— Voilà pourquoi je t’aide. Pas pour sauver Astrance. Pas pour la gloire. Je t’aide parce que si tu réussis à recoudre le ciel, peut-être que les fils que tu utiliseras — tes souvenirs, ta soie de lune — redonneront une forme à ce qui a été effacé. Je veux juste revoir la couleur de leurs yeux une dernière fois avant de disparaître à mon tour.

Le silence qui suivit fut absolu. Même les Pics d'Ivoire semblèrent retenir leur mélodie. Le "chant" du Tisseur d'Oubli se fit plus pressant, une onde de nacre opaque qui s'enroula autour d'eux.

Elara ne dit rien. Elle s'agenouilla devant Orion. Elle prit sa main, celle qui était à moitié translucide, et posa sa propre main couverte de cicatrices lumineuses par-dessus. Elle ferma les yeux et chercha au plus profond d'elle-même. Elle ne chercha pas une pensée, mais une sensation : la chaleur d'un atelier au petit matin, l'odeur de la poussière d'étoile sur un vieux tapis, la résistance d'une étoffe de qualité.

Elle concentra toute cette réalité, tout ce "poids" d'être vivante, dans la paume d'Orion.

Soudain, une impulsion d'or pur jaillit de leur contact. Une note de musique nouvelle, une note qui n'existait pas encore dans la gamme d'Astrance, s'éleva. C'était un son d'ancrage, un battement de cœur qui résonna contre les parois d'ivoire.

— On ne va pas seulement recoudre, Orion, murmura-t-elle, et sa voix créa des étincelles de saphir qui chassèrent la brume blanche. On va broder par-dessus. Si le vide a pris vos souvenirs, on va en créer de nouveaux qui seront si denses, si vibrants, qu'ils forceront le néant à reculer.

Elle se releva, son aiguille d'argent pointée vers la cime.

— Le Tisseur d'Oubli veut le silence ? Très bien. Je vais lui donner une telle symphonie qu'il en oubliera sa propre existence.

Orion se leva à son tour, son manteau de cartes reprenant des couleurs, des verts profonds, des rouges de vin vieux, des ocres de terre battue. Il regarda Elara avec une sorte d'effroi admiratif.

— Tu es dangereuse, petite tisseuse. Tu ne te contentes pas de réparer. Tu réinventes.

— N'est-ce pas là le rôle d'une modiste ? sourit-elle, bien que ses yeux restent graves. Parfois, pour sauver un vêtement trop usé, il faut lui ajouter une parure que personne n'aurait osé imaginer.

Ils reprirent leur marche. Devant eux, les Pics d'Ivoire se dressaient désormais comme les dents d'un géant endormi, mais la lumière qui émanait d'Elara traçait un sillage de certitude chromatique dans le gris. Chaque pas était une note, chaque respiration un accord.

Au loin, le Tisseur d'Oubli poussa un cri qui fut une déchirure de blanc pur dans l'indigo du soir. La mélodie du vide s'intensifiait, mais pour la première fois, elle ne semblait plus être une fatalité. Elle n'était qu'un contrepoint, une ombre nécessaire pour que la lumière d'Elara puisse enfin révéler toute sa complexité.

Ils arrivèrent au pied du Fuseau du Monde alors que le ciel commençait à pleuvoir des larmes de cristal, des fragments de réalité qui chantaient en tombant. La véritable ascension commençait là, où le son n'était plus une couleur, mais le souffle même de la création.

# Chapitre 6

## Le Premier Point de Croix

L'air au pied du Fuseau du Monde n'avait plus la consistance de l'oxygène ; il vibrait comme une corde de harpe trop tendue, chargée d'une électricité mauve qui faisait grésiller la peau. Sous leurs pas, le chemin de nacre s'était mué en une substance incertaine, à mi-chemin entre le verre pilé et le souvenir d'une caresse.

— Halte, murmura Orion. Sa voix, d'ordinaire rocailleuse, s'étira comme un ruban de velours dans le silence oppressant. Ne regarde pas directement le sol. Fixe l'horizon, ou tes propres mains. Surtout tes mains, Elara. Elles sont ton ancrage.

Elle baissa néanmoins les yeux. Là, au milieu de la sente qui serpentait vers les cimes, le monde avait simplement... cessé d'être. Ce n'était pas un trou, car un trou suppose une profondeur, une ombre, un fond. C'était une absence. Une balafre de trois coudées de long où la couleur, la forme et le sens s'étaient dissous dans un blanc si absolu qu'il en devenait aveuglant. C'était l'Infini-Blanc, une morsure de néant dans le tissu de la réalité.

— Une micro-déchirure, souffla Elara. Ses doigts effleurèrent machinalement sa trousse de couturière, là où reposaient ses aiguilles d'argent.

— Une métastase, corrigea Orion, dont le manteau de cartes s'agitait nerveusement, les parchemins bruissant comme des ailes de papillons captifs. Si nous ne la refermons pas, le Fuseau perdra son équilibre. Et si le Fuseau bascule, Astrance ne sera plus qu'un conte raconté par personne à personne.

Elara s'agenouilla. Le froid qui émanait du blanc n'était pas celui de la glace, mais

celui de l'oubli. Un froid qui ne gelait pas le sang, mais la pensée. Elle sortit une bobine de soie de lune, un fil d'un éclat perlé qui semblait capturer la lumière résiduelle de l'air pour la transformer en un éclat constant. Elle enfila son aiguille avec une précision de métronome, malgré le tremblement qui agitait ses épaules.

Elle piqua.

Le premier point fut un choc. L'aiguille ne rencontra aucune résistance, plongeant dans le vide comme si elle cherchait à coudre de la fumée. Elara fronça les sourcils, ajusta son dé à coudre en os de sirène et tenta un point de chaînette serré. Elle voulait ancrer la réalité saine de la gauche à la réalité intacte de la droite, forcer le néant à se soumettre à la géométrie de la soie.

Le fil cassa.

Ce ne fut pas le claquement sec d'une fibre qui rompt, mais un soupir de désespoir. La soie de lune se volatilisa instantanément, transformée en poussière de lumière avant d'être bue par la déchirure.

— Ça ne tient pas, haleta Elara. C'est comme si... comme si le monde ne voulait plus être rattaché.

Orion se pencha au-dessus d'elle, son ombre s'étendant sur le blanc comme une tache d'encre protectrice. Ses yeux, d'un ambre tempétueux, scrutaient le vide.

— Tu essaies de réparer une machine, Elara. Tu utilises la technique, la force de ton art. Mais le néant n'est pas une panne. C'est une lassitude. Tu ne peux pas coudre le ciel avec de la logique. Regarde cette déchirure... que ressens-tu ?

— Du vide. De la peur.

— Alors donne-lui autre chose. Le blanc se nourrit de ce qui manque. Offre-lui ce qui déborde.

Elara ferma les yeux. Elle plongea sa main non pas dans son sac, mais dans le coffre secret de sa poitrine. Elle chercha un souvenir. Pas une simple image, mais une sensation pure, une pépite d'existence si dense qu'elle en devenait indestructible. Elle trouva le souvenir de son septième été : l'odeur de la pluie sur la pierre chaude de l'Atelier des Songes, le goût sucré-acide d'une mûre sauvage écrasée sur la langue, et cette certitude enfantine que le monde était un secret que l'on finit toujours par percer.

Elle fila ce souvenir. Entre ses doigts, la soie changea de texture. Elle devint ambrée, chaude, palpitante. Le fil ne brillait plus, il rayonnait d'une humanité fragile et têtue.

Elle piqua à nouveau.

Cette fois, l'aiguille chanta. En traversant le bord de la déchirure, le fil de souvenir s'accrocha à la trame du monde avec une ferveur désespérée. Elara commença un point de croix. \*Un.\* La morsure blanche tressaillit. \*Deux.\* Une lueur de sépia commença à infuser les bords du vide. \*Trois.\*

Soudain, le vent tourna. Il devint blanc.

Ce n'était pas une bourrasque de neige, mais une onde de choc chromatique. À quelques pas d'eux, l'air se figea pour sculpter une silhouette. Elle n'avait pas de visage, seulement des plans lisses de porcelaine mate là où auraient dû se trouver des traits. Ses vêtements étaient des linceuls de brume, longs et traînants, qui ne touchaient pas le sol car le sol, sous ses pieds, s'effaçait simplement.

Le Tisseur d'Oubli.

Il ne parla pas. Le silence qui l'entourait était une arme, une pression acoustique qui menaçait d'écraser les tympans. Il leva une main — ou ce qui en tenait lieu — et un ruban de néant s'étira vers Elara, cherchant à défaire le point qu'elle venait de poser.

— Continue ! rugit Orion.

Le cartographe fit un pas en avant, déployant son manteau. Les cartes s'en détachèrent pour tourbillonner autour d'eux comme un bouclier de parchemins anciens. Les encres se mirent à couler, dessinant dans les airs des montagnes fantômes, des rivières d'orbe et des constellations oubliées pour faire barrage à la pâleur de l'Ombre.

— Ne le regarde pas, Elara ! Il est le miroir de ta propre fatigue ! Couds !

Elara ne voyait plus que son aiguille. Le point de croix devenait une danse. Elle insuffla dans sa couture la couleur du rire d'une amie, le poids d'une larme versée sur un livre trop beau, le frisson d'une main qui en frôle une autre. À chaque point, la déchirure se refermait, mais elle sentait aussi son propre cœur s'alléger, s'évider. Pour chaque centimètre de réalité qu'elle sauvait, elle sacrifiait un morceau de son histoire.

Le Tisseur d'Oubli poussa un cri. Ce n'était pas un son, mais une fréquence de pure détresse, le gémissement d'une solitude qui ne supportait pas la présence du moindre lien. Le mirage blanc se fragmenta, ses contours devenant flous sous l'assaut des couleurs qu'Elara projetait.

— Un dernier point, murmura-t-elle, les lèvres bleuies par l'effort.

Elle puisa dans ce qu'elle avait de plus précieux : l'image de son propre visage dans le miroir le matin même, sa propre identité. Elle la jeta dans le chas de l'aiguille.

L'aiguille d'argent traversa l'ultime interstice avec un sifflement de comète. Le "clac"

final résonna dans toute la vallée comme le verrou d'une porte de prison que l'on referme.

La déchirure disparut. À sa place, il n'y avait plus de blanc, mais une cicatrice de soie ambrée et bleue, une broderie magnifique qui semblait raconter une histoire que personne ne pouvait lire sans avoir envie de pleurer de joie.

Le Tisseur d'Oubli se dissipa. Il ne partit pas, il se défit simplement, ses voiles de brume rejoignant les nuages de barbe à papa amère qui flottaient au-dessus d'Astrance.

Elara s'effondra sur les genoux, ses mains tachées d'encre d'étoile tremblant de manière incontrôlée. Elle regarda ses paumes. Les cicatrices luminescentes semblaient avoir grandi.

— Je l'ai fait, chuchota-t-elle. Mais... Orion...

— Quoi, petite tisseuse ?

— Je ne me rappelle plus de la couleur des yeux de ma mère.

Orion s'approcha d'elle. Il ne chercha pas à la consoler avec des mots inutiles. Il posa simplement sa main lourde sur son épaule frêle. Son manteau de cartes était redevenu terne, les encres épuisées par le combat.

— C'est le prix du Chef-d'Œuvre, Elara. Tu as donné de la consistance au monde en lui offrant une part de la tienne. Regarde la cicatrice que tu as laissée au sol. Elle est plus solide que le roc.

Elara caressa la broderie qui ornait désormais le chemin. Sous ses doigts, la soie de lune et les souvenirs palpitaient encore. Elle se releva, un peu plus légère, un peu plus

translucide, mais avec une détermination qui effraya Orion.

— Ce n'était qu'un point de croix, dit-elle en regardant vers le sommet du Fuseau du Monde, là où le ciel s'effilochait en lambeaux géants. Le Tisseur d'Oubli attend que je me vide pour mieux se remplir. Il veut le silence ? Très bien. Mais ma symphonie n'en est qu'à son premier mouvement.

Elle rangea son aiguille. Dans ses yeux bleus minuit, une étincelle de blanc — celui de la création pure, et non de l'oubli — venait de s'allumer.

— En route, Cartographe. Nous avons tout un firmament à rapiécer, et je sens que j'ai encore beaucoup de souvenirs à transformer en lumière.

Ils reprirent l'ascension. Derrière eux, la cicatrice au sol brillait comme une promesse, un rappel que même si la réalité s'effritait, il y aurait toujours une modeste pour en recoudre les morceaux, point par point, souvenir par souvenir, jusqu'à ce que le ciel soit à nouveau entier.

# Chapitre 7

## L'Archive des Ombres

L'air s'était raréfié jusqu'à ne devenir qu'un souffle de givre et de poussière de diamant. À cette altitude, le silence n'était pas une absence de bruit, mais une présence étouffante, une ouate épaisse qui semblait boire jusqu'au battement de leurs cœurs. Devant Elara et Orion, les marches de nacre du Fuseau s'effaçaient dans une nappe de brume opaline, une mer de nuages si dense qu'elle paraissait solide.

— Nous y sommes, murmura Orion. Sa voix, d'ordinaire rocailleuse, s'effrita contre l'humidité ambiante. Garde tes mains près de ton cœur, Elara. Ici, les pensées s'évaporent avant même d'être formulées.

Il tendit son bras squelettique et, d'un geste sec, écarta un pan de brouillard comme on tire un rideau de velours usé.

L'Archive des Ombres ne ressemblait en rien aux bibliothèques poussiéreuses d'Astrance. C'était un sanctuaire de vapeur et de lumière captive. Des piliers de cumulus pétrifié s'élançaient vers un plafond invisible, et entre eux flottaient des milliers de parchemins faits de pluie condensée. Les étagères n'étaient que des courants d'air froid où reposaient des volumes dont les reliures semblaient taillées dans le cuir de monstres marins disparus.

Chaque pas d'Elara sur le sol de nacre réveillait un murmure. Ce n'étaient pas des mots, mais des échos de souvenirs égarés : le rire d'un enfant dont on a oublié le nom, l'odeur d'une rose fanée avant d'avoir éclos, la sensation d'un premier baiser effacé par le temps.

— Ne les écoute pas, l'avertit Orion, son manteau de cartes s'agitant avec une nervosité fébrile. Les encres de son vêtement viraient au gris de tempête. Si tu t'attaches à ces ombres, elles te videront pour se nourrir de ta substance. Nous cherchons la Trame Originelle. Sans ses coordonnées exactes, nous coudrons dans le vide.

Il s'élança vers le centre de la structure, là où un puits de lumière blanche tombait du zénith. Il commença à manipuler les parchemins de pluie, ses doigts agiles cherchant des signes que lui seul savait lire.

Elara, de son côté, se laissa dériver vers une section où les nuages étaient plus sombres, presque violets. Ses cicatrices luminescentes, sur le bout de ses doigts, palpitaient au rythme d'une musique muette. Elle se sentait étrangement chez elle dans ce lieu de transition, elle qui passait ses journées à rapiécer ce que les autres jetaient.

Elle s'arrêta devant un piédestal d'obsidienne sur lequel reposait un ouvrage unique. Il n'était pas fait de papier, ni de nuage, mais de fils de soie si fins qu'ils semblaient tissés avec des rayons de lune noire.

\*Le Codex du Dernier Point.\*

Ses doigts effleurèrent la couverture. Une décharge de froid pur remonta le long de son bras, faisant vaciller la lueur bleue de sa chevelure. Elle ouvrit le livre.

Les pages n'étaient pas écrites. Elles étaient brodées.

Des schémas complexes de constellations disparues s'entremêlaient à des prophéties calligraphiées en cheveux d'argent. Elara sentit son souffle se bloquer dans sa gorge. Elle vit des illustrations de femmes, des tisseuses de toutes les époques, dont les corps s'étiraient, devenant de plus en plus fins, de plus en plus transparents, jusqu'à se

confondre avec l'ouvrage qu'elles créaient.

Ses yeux parcoururent un passage qui semblait brûler la rétine :

\*« Le monde est une plaie qui ne demande qu'à s'ouvrir. La tisseuse n'est pas celle qui soigne, elle est la cicatrice. Pour que le ciel tienne, le fil ne peut être de soie, ni de souvenir simple. Le prix de la permanence est l'essence même de la main qui tient l'aiguille. Pour clore la déchirure, l'artisan doit cesser d'être le créateur pour devenir la trame. Il doit s'effiler, fibre par fibre, jusqu'à ce que son âme soit le lien qui empêche l'Infini-Blanc de tout boire. »\*

— Elara ! J'ai trouvé la déclinaison !

La voix d'Orion résonna, brutale, brisant le sortilège. Il accourut vers elle, brandissant un lambeau de carte où brillait un point d'or intense. Ses yeux changeaient frénétiquement de couleur, passant du jaune soufre au vert émeraude.

— Le sommet du Fuseau n'est pas une montagne physique, Elara. C'est un point de convergence métaphysique. Si nous partons maintenant, nous pouvons atteindre le pivot avant que le Tisseur d'Oubli ne dévore la constellation de la Lyre. Qu'est-ce que tu regardes ?

Il baissa les yeux vers le Codex. Son visage, déjà marqué par les siècles, sembla vieillir de dix ans en un instant. Le silence retomba, plus lourd que jamais.

— Tu savais, n'est-ce pas ? murmura Elara. Sa voix était d'une clarté effrayante.

Orion ne répondit pas immédiatement. Il détourna le regard, ses cartes s'enroulant nerveusement autour de ses jambes comme des serpents de papier.

— Je savais qu'il y avait un prix, finit-il par admettre. Tout acte de création pure

exige une offrande. La réalité est avare, Elara. Elle ne se laisse pas réparer gratuitement.

— "Devenir le fil lui-même", récita-t-elle, ses doigts effleurant une illustration où une jeune femme se transformait en une traînée de lumière boréale. Je ne suis pas en train de sauver mon monde, Orion. Je suis en train de me tricoter mon propre linceul.

— Non ! s'exclama le cartographe en lui saisissant les épaules. Ses mains tremblaient. Il y a toujours une alternative, un nœud de marin, une ruse de cartographe... J'ai provoqué la première fissure, Elara. J'ai passé ma vie à essayer de dessiner des ponts au-dessus du néant pour me racheter. Je ne t'ai pas emmenée ici pour te perdre.

— Tu m'as emmenée ici parce que je suis la seule capable de tenir l'aiguille, rétorqua-t-elle avec une douceur amère. Regarde-moi, Orion.

Elle leva ses mains. Elles étaient de plus en plus translucides. On pouvait voir, à travers la peau et les muscles, les os fins comme du cristal, et au-delà, les étagères de nuages de l'Archive. Elle ne s'effaçait pas ; elle se transformait. Elle devenait une idée, une intention, un vecteur de beauté.

— Le Tisseur d'Oubli ne veut pas la mort, reprit Elara en refermant le Codex avec un bruit sourd de neige qui tombe. Il veut l'absence de couleur. Il veut que le blanc dévore tout pour que plus rien ne souffre, pour que plus rien n'ait besoin d'être cousu. Mais la douleur de la déchirure est ce qui nous donne notre texture.

Elle se tourna vers la sortie, là où le ciel d'Astrance, au loin, crachait de grands lambeaux d'azur dans le vide.

— Je ne recoudrai pas le monde pour le rendre parfait, dit-elle, et une détermination nouvelle faisait vibrer l'air autour d'elle, créant des micro-étincelles de soie de lune. Je le recoudrai pour qu'il puisse continuer à être imparfait. Même si je dois devenir

chaque point de couture, chaque nœud, chaque fibre de ce nouveau firmament.

Orion la regarda, et pour la première fois, ses yeux restèrent d'un bleu fixe, profond, chargé de larmes qu'il ne s'autorisait pas à verser. Il comprit que le Mentor n'avait plus rien à enseigner. L'élève avait déjà franchi la frontière entre l'artisanat et le divin.

Soudain, un frisson parcourut l'Archive. Les piliers de cumulus se mirent à chanceler. Au plafond, une tache d'un blanc absolu, sans ombre ni relief, commença à s'étendre.

— Il est ici, souffla Orion en dégainant une boussole de bronze qui s'affola immédiatement.

Une silhouette apparut à l'entrée de la salle, une forme qui n'était pas une forme, mais un trou dans la réalité. Le Tisseur d'Oubli ne marchait pas ; il effaçait le sol sous lui. Sa présence était un sifflement de vide, une aspiration qui faisait trembler les parchemins de pluie jusqu'à les dissoudre.

— Elara... la voix de l'Ombre n'avait pas de timbre. C'était un écho de toutes les choses oubliées. Pourquoi lutter contre le repos ? La trame est usée. Laisse-la filer. Rejoins le silence. Il n'y a plus de place pour les couleurs dans un monde qui saigne.

Elara ne recula pas. Elle sortit son aiguille d'argent. Elle n'était plus une petite modiste effrayée. Elle était la gardienne du Spectre.

— Le blanc n'est pas le silence, répondit-elle au néant. C'est juste une toile qui attend qu'on y dessine.

Elle saisit la main d'Orion, et dans un éclat de soie et de souvenirs, ils s'élançèrent vers le cœur du Fuseau, là où la réalité n'était plus qu'un fil ténu, vibrant sous la menace du ciseau final. Derrière eux, l'Archive des Ombres commença à se défaire, page après page, nuage après nuage, laissant place à une clarté aveugle qui ne

connaissait ni le rêve, ni le regret.

Le chapitre de l'apprentissage était clos. Celui du sacrifice venait de s'ouvrir sur un horizon de nacre sanglante.

# Chapitre 8

## Le Sacrifice de la Soie

L'air au cœur du Fuseau du Monde n'avait plus la consistance de l'oxygène, mais celle d'un verre pilé, si fin qu'il scintillait dans les poumons à chaque inspiration. Le silence ici était une rumeur sourde, le grondement d'une cascade de lait gelé. Elara et Orion grimpaient le long d'un escalier de nacre qui semblait avoir été sculpté par les caprices d'un nautille géant. Derrière eux, le vide n'était pas noir. Il était d'un blanc absolu, un néant si pur qu'il en devenait aveuglant, grignotant les marches de pierre une à une avec une faim de prédateur léthargique.

— On s'arrête, haleta Orion. Ses mains, autrefois si sûres pour tracer les contours de l'inexistant, tremblaient violemment.

Il s'effondra sur un palier suspendu entre deux nuages de soufre rose. Il ouvrit sa sacoche de cuir bouilli, cherchant frénétiquement les bobines de soie de lune qu'ils avaient si chèrement acquises dans les souks de verre d'Astrance.

Un cri étouffé mourut dans sa gorge.

Elara s'approcha, le cœur battant à la cadence d'une horloge détraquée. Elle pencha son visage aux traits tirés sur le sac. Ce qu'elle vit lui glaça le sang, plus sûrement que la bise de l'altitude. Les écheveaux de soie, d'ordinaire vibrants d'un éclat bleuté, n'étaient plus que des amas de poussière crayeuse. L'Infini-Blanc s'était infiltré par les coutures, transformant la matière onirique en une cendre incolore.

— Corrompue, murmura Orion, les yeux éteints. Le Tisseur d'Oubli nous a touchés sans même nous frôler. Il a effacé le potentiel du fil.

Il laissa les résidus de soie s'écouler entre ses doigts. Ils s'évanouirent avant même de toucher le sol, absorbés par l'insatiable blancheur qui montait des profondeurs. Le cartographe releva la tête, son visage marqué par une défaite qu'il ne cherchait plus à cacher.

— C'est fini, Elara. Sans fil, on ne peut pas recoudre la déchirure du dôme. La réalité va s'effiloche jusqu'à ce qu'il ne reste que le silence.

Elara ne répondit pas. Elle regardait ses mains. Ses petites mains d'artisane, tachées d'encre d'étoile, marquées par des années de labeur solitaire dans l'Atelier des Songes. Elle sentit une pression derrière ses paupières, non pas des larmes, mais une vision. Une intuition qui brûlait comme un tison. Elle se souvint des paroles de sa grand-mère, une femme qui disait que le monde n'était qu'une broderie posée sur le vide, et que le cœur était l'aiguille.

— Pas fini, dit-elle d'une voix qui ne lui appartenait qu'à moitié.

Elle dénoua ses cheveux, cette cascade bleu minuit qui lui tombait jusqu'aux reins. À la lueur crue du néant, ils semblaient être la dernière parcelle de couleur de l'univers. Elle saisit ses ciseaux de nacre — un héritage qu'elle gardait toujours à sa ceinture.

— Elara, qu'est-ce que tu fais ? Orion se redressa, l'inquiétude chassant la léthargie.

\*Crac.\*

Le bruit du métal tranchant la fibre fut aussi net qu'un coup de tonnerre dans la nef silencieuse. Une mèche épaisse tomba dans sa main. Elle n'était pas morte ; elle scintillait, animée d'une vie propre.

— Mon cheveu est la fibre, commença-t-elle, sa voix s'élevant dans un chant de

gorge, mais il lui faut un liant. Une soie qui ne peut pas être effacée.

Elle saisit son aiguille d'argent, la pointe si fine qu'elle semblait diviser les atomes. Sans hésiter, elle piqua le bout de son index. Une goutte de sang perla, mais ce n'était pas du rouge écarlate. C'était une substance iridescente, chargée de minuscules éclats d'or et de violet.

— Elara, arrête ! Si tu files tes propres souvenirs, tu ne sauras plus qui tu es quand nous atteindrons le sommet ! cria Orion en tentant de lui saisir le poignet.

Elle le repoussa avec une force insoupçonnée. Ses yeux, d'ordinaire si doux, étaient devenus deux fentes de lumière crépusculaire.

— Je préfère être un spectre sans nom dans un monde qui respire, plutôt qu'une mémoire intacte dans un tombeau de nacre, rétorqua-t-elle.

Elle commença le travail. Ses doigts volaient, tressant la mèche bleu nuit avec le fil invisible de sa propre essence.

\*Premier point.\*

Une bouffée de chaleur l'envahit. L'odeur du pain chaud et de la lavande séchée. Elle vit, comme si elle y était, le visage de sa mère lui souriant derrière une vitre embuée par la pluie de printemps. C'était son dixième anniversaire. Le rire éclata dans sa tête, puis, brutalement, se tut. Le visage de sa mère s'effaça, se flouta, devenant une tache sans forme. Le souvenir avait été aspiré par le fil. La soie dans ses mains devint soudainement d'un bleu électrique, vibrant d'une chaleur domestique.

— Continue, encouragea Orion, bien que sa voix tremble d'horreur. Le fil... il est magnifique.

Elara serra les dents. La douleur n'était pas physique ; c'était un arrachement de l'âme, une amputation de son paysage intérieur.

\*Deuxième point.\*

Le souvenir de son premier baiser, volé sous un pont d'Astrance alors que les lanternes de papier s'envolaient vers la lune. Le goût de la cerise amère et le frisson sur sa nuque. Elle sentit le picotement de l'émotion, puis le vide. Le garçon n'avait plus de nom, plus de visage. Il n'était plus qu'une tension dans la trame qu'elle créait. La soie s'épaississait, devenant robuste comme un câble d'acier, mais souple comme une pensée.

Elle ne s'arrêta pas. Elle coupa une autre mèche, puis une autre. Elle offrit au Fuseau ses premiers pas dans la neige, le secret de sa couleur préférée, la sensation du velours sous ses doigts d'enfant. À chaque sacrifice, le fil s'allongeait, brillant d'une lumière qui repoussait l'Infini-Blanc. Une barrière chromatique se dressait entre eux et le néant.

Mais alors qu'elle filait sa propre histoire, quelque chose changea dans sa perception.

Le monde de pierre et de nuages commença à se dissoudre devant ses yeux, mais pas à la manière du Tisseur d'Oubli. Ce n'était pas une disparition, c'était une révélation. Elle ne voyait plus les marches de nacre comme des objets solides. Elle voyait les  
\*Lignes\*.

Des milliards de fils d'argent, de cuivre et de lumière d'étoile s'entrecroisaient dans l'air, formant une géométrie sacrée d'une complexité vertigineuse. Le Fuseau n'était pas une tour, c'était un métier à tisser monumental. Et elle voyait maintenant les déchirures : des balafres béantes où les fils étaient rompus, laissant le vide s'engouffrer.

— Je vois... murmura-t-elle, ses yeux devenus totalement blancs, dépourvus d'iris. Orion, je vois la couture du monde.

— Qu'est-ce que tu vois, Elara ?

— La musique des formes. Les nœuds de l'existence. On n'est pas en train de monter, Orion. On est en train de traverser le tissu.

Elle se leva, ses cheveux courts et hirsutes lui donnant l'air d'une divinité sauvage et déchue. Elle tenait dans ses mains une pelote de soie qui irradiait toutes les couleurs qu'elle avait perdues. Elle se tourna vers la paroi du Fuseau, qui paraissait lisse à l'œil nu. Pour elle, c'était une plaie ouverte.

Sans un mot, elle enfonça son aiguille d'argent dans la réalité elle-même.

Un cri strident, comme celui d'un oiseau de proie, déchira l'air. Ce n'était pas Elara qui criait, c'était l'espace-temps. Des étincelles jaillirent de la roche, et là où l'aiguille passait, le bleu de ses souvenirs venait combler le blanc du vide. Elle recousait le ciel à la terre, une maille après l'autre.

— Le Tisseur arrive, prévint Orion, dégainant sa boussole qui s'était transformée en une lame de bronze lumineuse.

En bas, dans l'abîme blanc, la silhouette sans visage du Tisseur d'Oubli montait avec une rapidité terrifiante. Il ne grimpait pas ; il annulait la distance. Sa présence faisait fondre les couleurs qu'Elara venait de restaurer.

— Dépêche-toi, Elara ! S'il atteint le palier avant que la jointure soit faite...

— Je ne peux pas aller plus vite ! Chaque point me coûte un siècle de moi-même !

Elle jeta dans le fil son dernier grand souvenir : la raison pour laquelle elle aimait coudre. Elle se revit, petite fille, observant une araignée tisser sa toile entre deux roses. Elle comprit à cet instant que l'ordre naissait du chaos par la simple volonté d'un lien. Le souvenir s'envola. Elle ne savait plus pourquoi elle tenait cette aiguille, mais ses mains, elles, s'en souvenaient. La mémoire musculaire de l'âme était plus forte que l'oubli.

Le fil devint incandescent. Dans un geste d'une grâce absolue, elle lança l'aiguille vers le haut, vers une fissure béante qui menaçait de scinder le Fuseau en deux. La soie de souvenirs s'étira, formant un pont de lumière solide.

— Montez ! ordonna-t-elle à Orion, bien que sa propre voix lui semble venir d'une rive lointaine.

Alors qu'ils s'élançaient sur le pont de soie, le Tisseur d'Oubli atteignit le palier. Il leva une main de brume vers Elara. Il n'y avait pas de haine dans ce geste, seulement une promesse de repos éternel, de fin des tourments.

— Viens, Elara, murmura l'Ombre dans son esprit. Tu as déjà tant donné. Pourquoi porter le poids d'un monde qui t'oublie ?

Elara regarda le vide, puis elle regarda le fil bleu vibrant sous ses pieds. Elle se sentait légère, terriblement vide, comme une page blanche. Mais sur cette page, elle voyait encore les traces de ce qu'elle avait été.

— Parce que même si je ne me souviens plus de la couleur de l'aube, dit-elle en fixant l'entité sans visage, je sais qu'elle mérite d'exister.

Elle trancha le dernier lien qui la retenait au palier. Le pont de soie se rétracta, les propulsant, Orion et elle, vers les cimes supérieures du Fuseau, là où l'air n'était plus que du pur concept.

Le Tisseur d'Oubli resta en bas, silhouette minuscule perdue dans l'immensité blanche qu'il avait lui-même créée.

Elara s'effondra sur une nouvelle corniche, plus haute, plus proche des étoiles. Ses mains étaient brûlées, ses cheveux n'étaient plus qu'un souvenir de nuit, et son esprit était une bibliothèque aux étagères à moitié vides. Mais devant elle, le chemin vers le sommet brillait d'un éclat nouveau. Elle ne voyait plus seulement les lignes de force. Elle voyait la possibilité d'un motif qu'aucun dieu n'avait encore osé dessiner.

— Tu vas bien ? demanda Orion, dont le manteau de cartes tombait en lambeaux.

Elle le regarda. Elle savait qu'il était important. Elle savait qu'il était son guide. Mais le nom "Orion" flottait dans son esprit comme un mot étranger.

— Je vais bien, répondit-elle, et sa voix résonna comme une cloche d'argent dans la cathédrale du ciel. Je suis juste... plus légère.

Elle se releva, l'aiguille d'argent toujours serrée entre ses doigts. Le sacrifice était consommé. La Tisseuse n'était plus une modiste d'Astrance. Elle était devenue la fibre même du monde qu'elle tentait de sauver. Et alors qu'ils reprenaient l'ascension vers le cœur du Fuseau, une pluie de pétales d'azur commença à tomber du dôme, chaque pétale portant le parfum d'un souvenir qu'elle avait offert pour que le ciel ne s'effondre pas.

# Chapitre 9

## L'Ascension des Pics d'Ivoire

Les Pics d'Ivoire ne s'élevaient pas vers le ciel ; ils le déchiraient. C'étaient des colonnes de nacre pétrifiée, des vertèbres géantes surgies d'une terre qui avait oublié la pesanteur. Ici, l'air n'était plus qu'un frisson d'ozone, une substance diaphane qui brûlait les poumons comme une gorgée de givre pur. À chaque pas, Elara sentait le monde s'amincir sous ses bottes de cuir souple. Le rocher n'était plus tout à fait de la pierre ; il oscillait entre la solidité du quartz et la fragilité d'une promesse non tenue.

— Ne regarde pas les bords, Elara, souffla Orion. Si tes yeux acceptent le vide, ton corps suivra.

Sa voix était érodée par l'altitude. Le cartographe avançait avec une prudence de chat blessé. Son manteau, autrefois une armure de parchemins et de connaissances, n'était plus qu'un linceul de papier qui claquait furieusement dans un vent que l'on ne sentait pas sur la peau, mais qui vous écorchait l'âme. Ce vent-là ne transportait pas de poussière, mais des absences. Des bribes de chansons enfantines, le goût du pain chaud, la couleur des yeux d'une mère... Le Vent de Néant soufflait depuis l'Infini-Blanc, là-haut, où le dôme d'Astrance n'était plus qu'une dentelle rongée par les mites.

Elara hocha la tête, un mouvement lent, presque onirique. Ses mains, marbrées de cicatrices d'argent, ne tremblaient pas. Elle ne craignait plus la chute physique. Ce qui l'effrayait, c'était cette légèreté croissante dans sa poitrine. À chaque palier franchi sur cette épine d'ivoire, une partie de son histoire s'évaporait. Elle se souvenait d'avoir eu faim, autrefois, mais elle ne savait plus ce qu'était le pain. Elle savait qu'elle aimait Orion, mais cet amour ressemblait désormais à une constellation lointaine : brillante,

mais hors de portée.

Ils atteignirent une corniche si étroite qu'ils durent se coller contre la paroi irisée. La roche palpait sous leurs doigts. On aurait dit le pouls d'un géant endormi.

— On y est presque, grimaça Orion en sortant de son manteau un rouleau de parchemin plus sombre que les autres.

C'était la Carte des Origines, son trésor le plus sacré. Elle ne représentait pas des lieux, mais les intentions qui avaient présidé à la création du monde. Les lignes y étaient tracées avec de l'encre de seiche abyssale et du sang de phénix. Pour Orion, ce n'était pas un outil, c'était sa colonne vertébrale.

Soudain, le ciel au-dessus d'eux poussa un cri. Ce n'était pas le tonnerre, mais le son d'une soie immense que l'on déchire. Une faille de blanc pur, d'une blancheur si absolue qu'elle en devenait aveuglante, s'ouvrit juste au-dessus de leur tête. L'Infini-Blanc déversa son haleine glacée.

La bourrasque fut d'une violence conceptuelle. Orion vacilla. Ses mains gelées lâchèrent prise.

— Non ! hurla-t-il.

Le rouleau de parchemin s'échappa de ses doigts. Il ne tomba pas vers le bas ; il fut aspiré vers le haut, vers le vide affamé. Orion se jeta en avant, oubliant l'abîme sous ses pieds, oubliant la précarité de leur perchoir. Il allait basculer. Il allait devenir une note de bas de page dans le grand livre de l'oubli.

Elara n'eut pas besoin de réfléchir. La réflexion était devenue trop lourde pour son esprit éthéré. Elle puisa dans sa sacoche et en sortit son aiguille d'argent. Elle n'avait plus de fil. Plus de soie de lune.

\*Utilise ce que tu es\*, murmura une voix dans son sang.

Elle piqua son propre index. Au lieu du sang rouge, une lueur bleutée, fluide et vibrante, s'écoula de la plaie. Son souvenir de sa première poupée de chiffon. Sa mémoire du rire d'un artisan sur la place d'Astrance. Elle enfila cette lumière dans le chas de l'aiguille.

D'un geste d'une grâce surnaturelle, elle projeta son bras. L'aiguille ne vola pas vers le parchemin perdu — il était déjà trop tard pour lui — elle visa l'ombre d'Orion qui s'étirait sur la paroi de nacre.

\*Clac.\*

Le métal s'enfonça dans la roche immatérielle. Elara ramena l'aiguille vers elle, traînant le fil de lumière, puis elle transperça sa propre ombre, au niveau du cœur.

Le monde s'arrêta de respirer.

Orion, dont le corps était déjà à moitié dans le vide, fut brutalement ramené contre la paroi par une force invisible. Il haletait, ses yeux écarquillés fixés sur l'endroit où le parchemin venait de disparaître, dissous dans le blanc. Il était vivant, mais son visage était un masque de dévastation.

— Elle est partie, hoqueta-t-il. La carte... le dernier ancrage... Je ne sais plus qui nous sommes, Elara. Je ne sais plus pourquoi nous montons.

Elara se rapprocha de lui. Entre eux, le fil de mémoire lumineuse vibrait comme une corde de harpe. Leurs deux ombres étaient désormais cousues ensemble, fusionnées en une seule tache d'obscurité solidaire sur le flanc de la montagne.

— Regarde-moi, Orion, dit-elle, et sa voix était le seul point de couleur dans cet univers qui pâlisait.

Il leva les yeux. Il ne vit plus seulement la modiste d'Astrance. Il vit une entité faite de trame et de chaîne, une tisserande dont les yeux contenaient des nébuleuses.

— Tu n'as plus besoin de cartes, continua-t-elle. Nos ombres savent le chemin. Je nous ai liés. Si tu tombes dans l'oubli, je t'en arracherai. Si je m'évapore, tu me retiendras par ton poids de chagrin.

Orion regarda le fil bleu qui liait leurs silhouettes. Il comprit alors l'audace du sacrifice. Elle n'avait pas seulement sauvé sa vie ; elle avait entrelacé leurs existences pour défier le vide.

— C'est douloureux, murmura-t-il en portant la main à son propre torse. Je sens... tes souvenirs. Je sens l'odeur de la lavande sur un rebord de fenêtre que je n'ai jamais connu.

— C'est le prix, répondit Elara avec une tristesse radieuse. Pour ne pas être effacés, nous devons devenir la même histoire.

Ils reprirent l'ascension. La pente devenait de plus en plus raide, frôlant la verticalité pure. Mais désormais, ils ne grimpaient plus comme deux individus. Ils bougeaient avec une synchronisation parfaite, un pas répondant à l'autre, une respiration s'accordant au battement de cœur du voisin.

Le Vent de Néant redoubla de fureur. Il hurlait des mensonges à leurs oreilles, leur disant que le sommet n'existait pas, que le Fuseau du Monde n'était qu'une illusion d'optique dans l'œil d'un dieu mort. Mais le fil de soie-mémoire tenait bon. À chaque fois qu'Orion sentait son esprit flancher, il puisait dans la force tranquille d'Elara qui lui parvenait par leur ombre commune. À chaque fois qu'Elara se sentait devenir trop

légère, trop proche de se transformer en pur concept, le poids de la mélancolie d'Orion la lestait, la rappelant à sa forme humaine.

Le décor changea. Les Pics d'Ivoire laissèrent place à des structures de cristal pur qui semblaient chanter sous la pression du néant. C'était le sommet du Fuseau. Ici, la réalité n'était plus qu'un voile de mariée jeté sur un gouffre. On pouvait voir, à travers le sol translucide, les rouages d'or et de lumière qui faisaient tourner les astres, désormais grippés par la poussière blanche de l'effacement.

— On y est, murmura Orion.

Devant eux se dressait le Grand Métier. Une structure de lumière brute, dont les fils s'étendaient dans toutes les directions, se perdant dans les cieux déchirés. Mais le centre du Métier était vide. La navette avait disparu. Les fils pendaient, inutiles, s'effilochant dans le vide.

Une silhouette les attendait là.

Le Tisseur d'Oubli.

Il n'était pas monté ; il était simplement \*là\*, car il était le vide lui-même. Sa présence faisait grésiller la réalité autour d'eux. Il n'avait pas de visage, seulement un masque d'albâtre lisse qui reflétait le néant. Ses mains, faites de brume stagnante, effleurèrent l'un des fils d'existence suspendus. Le fil devint gris, puis tomba en poussière.

— Pourquoi rapiécer ce qui aspire au repos ? demanda l'Ombre. Sa voix n'était pas un son, mais un silence assourdissant qui résonnait dans leurs crânes. Chaque point que vous cousez est une douleur que vous prolongez. Regardez cette cité, Astrance... un parasite de pierre accroché à un rêve qui meurt. Laissez le Blanc tout recouvrir. C'est le seul remède à la déchirure d'exister.

Elara fit un pas en avant. L'aiguille d'argent entre ses doigts brillait maintenant d'un éclat insoutenable. Elle sentait le lien avec Orion vibrer derrière elle, comme une ancre de réalité.

— Exister est une déchirure, admit-elle, et sa voix portait la douceur d'une pluie d'été. Mais c'est par cette déchirure que la lumière entre.

Elle leva sa main libre, montrant le fil qui la reliait à Orion.

— Nous ne sommes plus des individus, Tisseur. Nous sommes un motif. Et un motif peut être étendu. Il peut devenir une tapisserie. Il peut devenir un monde.

L'Ombre fit un geste lent, et le vent se fit hachoir. Les structures de cristal autour d'eux commencèrent à se briser. Le sommet du monde s'effondrait.

— Alors, Tisseuse, dit le Nihiliste Blanc, montre-moi si ta soie de souvenirs peut supporter le poids d'un ciel qui tombe.

Elara regarda Orion. Dans ses yeux, elle vit la peur, mais aussi une foi absolue. Elle comprit ce qu'elle devait faire. Elle ne devait pas seulement coudre le ciel. Elle devait se servir d'Orion et d'elle-même comme de la trame initiale.

Elle leva son aiguille vers le zénith, là où le blanc dévorait tout, et commença à dessiner dans le vide le premier point d'une couture qui n'avait jamais été tentée. Elle ne cousait pas de la matière. Elle cousait de l'être.

Le chapitre s'acheva sur un éclat de lumière saphirine qui balaya le blanc, alors qu'Elara, portée par l'ombre d'Orion, lançait son aiguille au cœur même du néant.

# Chapitre 10

## Le Face-à-Face de Brume

L'aiguille d'argent ne se contentait plus de briller ; elle hurlait une lumière froide, une note de saphir pur qui déchirait le linceul de l'Infini-Blanc. Au sommet du Fuseau du Monde, l'air n'était plus qu'un souvenir de vent. Ici, à la lisière du tout et du rien, l'atmosphère avait le goût du sucre glace et de l'ozone, une amertume qui picotait la gorge d'Elara alors qu'elle ancrerait ses pieds dans la pierre de nacre effritée.

Face à elle, le Tisseur d'Oubli ne semblait pas appartenir à la matière. Il était une absence de couleur, une silhouette de brouillard statique qui absorbait la clarté environnante. Derrière lui, le ciel d'Astrance n'était plus qu'un dais en lambeaux, révélant la gorge béante d'un cosmos qui avait oublié son propre nom.

— Regarde-les, Elara, murmura l'Ombre. Sa voix n'avait pas de timbre ; elle résonnait directement dans la boîte crânienne de la modiste, comme le froissement d'une page blanche. Regarde les fragments de ton monde. Ils tombent sans bruit, sans douleur. Pourquoi t'obstiner à recoudre une robe que le temps a déjà condamnée ? L'oubli est une grâce. C'est le repos après une éternité de bruits discordants.

Elara sentit la main d'Orion se poser sur son épaule. La paume du cartographe était brûlante, presque fiévreuse. À travers son manteau de parchemins, elle entendait le bruissement des cartes qui s'agitaient, cherchant désespérément un chemin là où il n'y avait plus de sol.

— Ne l'écoute pas, souffla Orion. Son haleine sentait le thé à la cannelle et la poussière de bibliothèque, un ancrage de réalité si précieux qu'Elara ferma les yeux une seconde pour s'en imprégner. Il ne propose pas la paix, il propose le silence des

tombes vides.

Le Tisseur d'Oubli fit un pas, et le néant avança avec lui. Une traînée de craie invisible effaça une partie de la corniche où ils se tenaient.

— La douleur est le fil rouge de votre existence, reprit l'Ombre, ses mains vaporeuses esquissant un geste de futilité. Tu couds avec des souvenirs, petite tisseuse. Mais que sont-ils, sinon des cicatrices ? Ton enfance dans le froid, la trahison de tes pairs, la peur de demain... Je t'offre de défaire tous les nœuds. Un monde sans plis, sans accrocs. Une perfection de nacre où rien ne vient jamais troubler la surface de l'eau.

Elara fixa ses propres mains. Les cicatrices luminescentes sur ses phalanges palpitaient, rythmées par les battements de son cœur. Chaque marque était un point de couture mal fait, un accident, une larme versée sur un tissu trop lourd. Elle leva les yeux vers le géant de brume.

— Vous parlez comme quelqu'un qui n'a jamais aimé la texture du velours usé, dit-elle, et sa voix, bien que frêle, coupa le silence comme un rasoir de soie. Un monde sans plis est un monde sans histoire. Oui, j'utilise mes souvenirs. Ce fil bleu qui tremble entre mes doigts ? C'est le jour où j'ai cru que tout était perdu et qu'Orion m'a montré que les étoiles ne s'éteignent jamais, elles changent juste de demeure. Ce fil d'or ? C'est le rire d'une enfant d'Astrance devant un chapeau de plumes de nuage.

Elle fit un pas en avant, défiant la force de succion du vide.

— L'existence est une déchirure, c'est vrai. On naît dans un cri, on vit dans l'effort. Mais c'est par cette faille que la lumière que vous détestez tant s'infiltrer. Sans la brisure, il n'y a pas d'éclat.

Le Tisseur d'Oubli laissa échapper un soupir qui ressemblait à un éboulement de

neige. L'espace autour d'eux commença à se contracter. Les pans de ciel azur restants tourbillonnaient comme des feuilles mortes dans un cyclone de lait.

— Alors, disparaiss avec ton art dérisoire, décréta l'Ombre.

Le Néant se rua sur eux. Ce n'était pas une attaque physique, mais une vague d'amnésie sensorielle. Elara sentit le nom de sa mère vaciller dans son esprit. Elle oublia un instant la couleur de l'herbe. Elle sentit Orion faiblir, son manteau de cartes s'effilochant, les parchemins redevenant des fibres vierges.

— Orion ! cria-t-elle. Donne-moi ta main ! Pas celle qui tient la plume, celle qui tient le monde !

Le mentor saisit le poignet d'Elara. Le contact fut un choc électrique. Elle ne vit plus Orion l'homme, mais Orion le motif : un entrelacs complexe de regrets sombres et d'espérances dorées. Il était la trame, solide et rugueuse. Elle serait la chaîne, fluide et lumineuse.

Elle leva son aiguille d'argent. Elle ne visait pas le Tisseur. On ne tue pas le vide, on le remplit.

— Je ne vais pas réparer ce qui a été, hurla-t-elle contre le rugissement du silence. Je vais broder ce qui vient !

D'un geste d'une précision chirurgicale, elle piqua l'aiguille au centre de sa propre paume. Une goutte de sang stellaire, d'un rouge-violet iridescent, perla à la pointe. Elle la projeta dans l'Infini-Blanc.

Puis, elle commença à coudre.

Ses mains bougeaient avec une célérité surnaturelle. Elle ne puisait plus seulement

dans sa soie de lune, mais dans la substance même de l'âme d'Orion et de la sienne. Elle tirait des fils de courage de la poitrine du cartographe, des brins de mélancolie de ses propres yeux, et elle les entrelaçait dans le vide.

Le premier point de suture fixa un lambeau d'aurore à une plaque de vide. Sous l'impact, une étincelle de réalité jaillit, créant une onde de choc qui fit reculer l'Ombre.

— Impossible, gronda le Tisseur d'Oubli. On ne peut pas ancrer le néant !

— On le peut si on accepte qu'il fasse partie du motif ! répliqua Elara.

Elle ne cherchait pas à effacer le blanc. Elle l'utilisait comme un canevas. Sous ses doigts agiles, une nouvelle architecture émergeait. Elle ne recousait pas Astrance telle qu'elle était, avec ses privilèges et sa rigidité. Elle dessinait une cité de ponts suspendus par la pensée, de jardins où les souvenirs poussaient comme des anémones de lumière.

Orion rugit de douleur et de triomphe. Il se consumait. Ses cartes devenaient des ponts, ses souvenirs de géographie devenaient le relief d'un monde neuf.

— Tiens bon, Elara ! Ma vie pour une dernière ligne droite !

L'aiguille d'argent devint un fuseau de feu saphirine. Elara se sentit s'alléger. Ses pieds ne touchaient plus le sol ; elle devenait elle-même une pulsation de lumière, un point de couture vivant entre ce qui fut et ce qui pourrait être.

Elle vit le Tisseur d'Oubli s'étirer, se déformer. Il n'était plus une menace, mais une ombre projetée par la nouvelle splendeur qu'elle créait. Elle comprit alors le secret : l'Ombre n'était pas l'ennemie, elle était le contraste nécessaire. Sans elle, la tapisserie n'aurait aucun relief.

D'un geste final, une boucle complexe qui épuisa ses dernières forces, elle lança son aiguille vers le zénith. Le fil qui la reliait à Orion se tendit jusqu'à la rupture, puis fusionna avec l'éclat de l'aiguille.

Le sommet du Fuseau du Monde explosa dans une symphonie de couleurs impossibles. Le blanc fut balayé non par une destruction, mais par une inondation de nuances : du vert-espérance, du pourpre-passion, du jaune-vérité.

Le silence fut remplacé par un murmure immense, celui de millions d'âmes qui retrouvaient leur propre histoire.

Alors que la lumière l'aveuglait, Elara sentit le poids de la réalité reprendre ses droits. Elle tombait, ou peut-être s'élevait-elle. Elle chercha la main d'Orion, mais elle ne rencontra qu'un morceau de parchemin vierge qui flottait dans l'air tiède.

Elle ouvrit la bouche pour l'appeler, mais aucun son ne sortit. Elle n'était plus une modiste. Elle n'était plus une fille aux mains cicatrisées. Elle était le premier battement de cœur d'un ciel nouveau.

Au loin, les cloches d'Astrance, ou de ce qui en tenait lieu désormais, commencèrent à sonner. Elles ne sonnaient pas l'alarme. Elles sonnaient le réveil.

Elara ferma les yeux, s'enroulant dans les plis de la réalité qu'elle venait de tisser, et laissa le rêve, enfin solide, l'emporter vers l'aube.

# Chapitre 11

## Le Seuil du Fuseau

L'air, au pied du Fuseau du Monde, n'avait plus la consistance de l'oxygène. Il avait le goût de l'ozone et de la menthe glacée, une substance éthérée qui faisait crisser les poumons d'Elara. Face à elle, la structure ne s'élançait pas vers le ciel ; elle semblait l'aspirer. C'était une colonne de lumière solide, un pilier de verre opalescent dont les parois vibraient d'un bourdonnement sourd, le chant de la Création en train de s'effondrer.

— Ne regarde pas en bas, murmura Orion.

Sa voix était rauque, érodée par la fatigue. Son manteau de cartes, d'ordinaire si fier, pendait lamentablement, les parchemins jaunis s'agitant comme des ailes brisées. Derrière eux, le monde basculait dans l'abîme. Le quartier des orfèvres d'Astrance venait de se dissoudre dans l'Infini-Blanc, emportant avec lui le tintement des marteaux et l'odeur du cuivre chaud. Il ne restait qu'une traînée de silence crayeux.

Elara serra ses doigts contre sa poitrine. Elle sentait, sous le lin rugueux de sa tunique, la bobine de soie de lune battre comme un second cœur.

— Ils sont là, dit-elle simplement.

Le son ne venait pas de la gorge, mais du sol. Un martèlement rythmé, froid, dénué de toute hésitation. Les Gardiens de la Trame émergeaient des brumes, leurs armures de géométrie pure brillant d'un éclat d'argent mort. Ils ne marchaient pas ; ils corrigeaient la distance. À leur tête, le Grand Arpenteur portait un sceptre en forme de compas géant. Ses yeux étaient deux fentes de mercure liquide, fixes, dépourvues de

paupières.

— Elara de la Basse-Cité, la voix de l'Arpenteur résonna comme une sentence. Tu tentes de rapiécer ce qui doit être purifié. L'asymétrie est un crime. Le chaos de tes fils souille la perfection du Vide.

— La perfection du Vide n'est qu'un linceul, rétorqua Elara.

Elle fit un pas en avant, ses pieds nus trouvant une prise précaire sur le cristal du Fuseau. Ses cicatrices luminescentes sur ses mains se mirent à pulser d'un bleu électrique.

— Vous voulez l'ordre d'un monde mort. Je préfère le désordre d'un monde qui respire.

L'Arpenteur leva son sceptre. Le ciel, ou ce qu'il en restait, sembla se figer.

— Arrêtez-la. Supprimez l'anomalie.

Les Gardiens s'élançèrent. Ils n'utilisaient pas de lames, mais des segments de réalité rigide, des lances de logique pure qui découpèrent l'espace. Orion se jeta devant Elara, arrachant une carte de son manteau. Il la froissa entre ses paumes et la jeta au sol.

— *\*Via Obscura !\** rugit-il.

Le parchemin se déploya, se transformant en un labyrinthe d'encre noire qui engloutit les premiers Gardiens. Mais les autres ne ralentirent pas. Ils marchaient à travers l'illusion comme si elle n'était qu'une buée sur un miroir. La loi de la Trame était plus forte que les rêves d'un cartographe déchu.

— Elara, grimpe ! hurla Orion en luttant contre un Gardien dont la main, semblable à un étau de quartz, broyait son épaule. Ne regarde pas en arrière ! C'est le moment de coudre !

Elle s'élança sur la spirale du Fuseau. Le verre était brûlant de lumière. À chaque pas, elle sentait la tentation de l'Infini-Blanc, cette blancheur vorace qui lui chuchotait que l'oubli était plus doux que la lutte. Pour contrer ce vertige, elle sortit son aiguille d'argent.

Un Gardien apparut devant elle, se matérialisant à partir d'un angle impossible. Sa lance de lumière pointait sa gorge.

— Le destin est une ligne droite, Elara, dit le Gardien d'une voix monocorde. Tu tentes de faire des boucles.

Elara ne recula pas. Elle plongea la main dans sa mémoire, cherchant un souvenir assez dense, assez chaud pour nourrir sa magie. Elle trouva le rire de sa grand-mère, l'odeur de la brioche à la fleur d'oranger, le grain de la peau d'un fruit mûr. Elle fila ce souvenir entre ses doigts, le transformant en un fil de soie doré et vibrant.

D'un geste fluide, elle lança l'aiguille. Le fil ne perça pas l'armure du Gardien ; il l'enroula. La soie de mémoire se noua autour de la géométrie froide, et soudain, le Gardien chancela. L'armure se fendilla, laissant échapper une émotion oubliée, un vestige d'humanité que la Trame avait tenté d'effacer. Le Gardien tomba à genoux, non pas vaincu par la force, mais par le poids d'une nostalgie soudaine.

— La ligne droite est un mensonge, souffla Elara en le dépassant.

Plus elle montait, plus la gravité devenait une suggestion. Elle se trouvait maintenant à mi-hauteur du Fuseau, là où les nuages de barbe à papa amère venaient lécher les parois. L'air était saturé de fragments d'histoires : des prénoms perdus, des visages

effacés, des promesses non tenues qui flottaient comme des confettis de nacre.

En bas, Orion luttait toujours. Il était submergé. Son manteau était en lambeaux, éparpillant ses cartes comme les feuilles d'un automne tragique. L'Arpenteur s'approchait de lui, le compas levé pour une exécution métaphysique.

— Orion ! cria-t-elle.

Le cartographe leva les yeux vers elle. Malgré la douleur, malgré le blanc qui grignotait ses chevilles, il sourit. Un sourire de gamin qui vient de jouer son dernier tour.

— Ne t'arrête pas, petite tisseuse ! La carte n'est pas le territoire ! Le ciel t'attend !

D'un mouvement désespéré, Orion déclencha la dernière défense de son manteau. Il ne créa pas un chemin, il effaça le sol sous ses propres pieds et ceux des Gardiens. Ils sombrèrent ensemble dans un pli de l'espace, une poche de temps suspendu où ils se battraient pour l'éternité, loin de la réalité d'Elara.

Elle était seule désormais. Le silence qui suivit fut plus violent que le fracas des armes.

Elle atteignit le Seuil. C'était une plateforme de cristal pur, suspendue au centre du néant. Au-dessus d'elle, la voûte céleste n'était plus qu'un immense tapis élimé, déchiré par des trous béants où l'Infini-Blanc déversait son vide. La réalité s'effiloçait par pans entiers.

C'est là qu'il l'attendait.

Le Tisseur d'Oubli.

Il n'avait pas de visage, seulement un voile de brume opaline qui flottait dans l'absence de vent. Sa présence était un froid absolu, une absence de son, une fin de phrase.

— Pourquoi fatiguer tes mains, Elara ? demanda l'Ombre. Sa voix n'était qu'un écho dans son propre esprit. Regarde la beauté du rien. Pas de douleur. Pas de souvenirs qui brûlent. Pas de soie qui se rompt. Juste... la paix.

Il tendit une main diaphane. Pour la première fois, Elara sentit son aiguille devenir lourde. Ses cicatrices cessèrent de briller. La fatigue, accumulée depuis les ruelles d'Astrance, s'abattit sur elle comme une chape de plomb. Pourquoi lutter ? Le monde était si vieux, si déchiré.

— Je peux t'offrir le repos, continua le Tisseur. Devins le blanc. Sois le silence entre les mots.

Elara regarda le vide. Elle vit les lambeaux d'azur tomber comme des feuilles mortes. Elle vit sa propre vie, une petite étincelle fragile dans une immensité glacée.

Puis, elle regarda ses mains.

Les cicatrices n'étaient pas seulement des marques de douleur. C'étaient des points de suture. Chaque petite ligne lumineuse sur sa peau était la preuve qu'elle avait survécu, qu'elle avait réparé ce qui avait été brisé. Sa vie n'était pas une ligne droite, c'était une broderie complexe, faite de nœuds et de reprises.

— Le silence n'est pas la paix, murmura-t-elle. C'est juste l'absence d'amour.

Elle ne chercha pas un souvenir joyeux, cette fois. Elle plongea au plus profond de sa tristesse, là où résidait le deuil de ses parents, la solitude de ses nuits à l'atelier, la peur de l'effondrement. Elle prit cette douleur noire, brute, et elle commença à la

filer. Le fil qui en sortit n'était pas bleu ou doré ; il était d'un violet profond, presque électrique, l'exact opposé du blanc.

— Tu ne peux pas coudre le néant ! cracha le Tisseur d'Oubli, sa forme vacillant pour la première fois.

— Je ne couds pas le néant, répondit Elara en levant son aiguille. Je couds l'espoir sur la bordure de l'abîme.

Elle s'élança vers la déchirure la plus proche. Elle ne marchait plus, elle dansait. Son aiguille d'argent piquait le vide, tirant le fil violet à travers la nappe de l'Infini-Blanc. À chaque point, le blanc reculait. À chaque boucle, une couleur revenait : un bleu d'orage, un gris d'ardoise, un rouge de sang.

Le Tisseur d'Oubli hurla, un son de verre brisé, et se jeta sur elle. Il était le froid, elle était la friction. Il était l'absence, elle était la présence pure.

Le choc fut une explosion de contrastes. Elara sentit ses fibres mêmes se tendre. Elle n'était plus seulement une modiste ; elle devenait le métier à tisser. Ses veines étaient les chaînes, sa volonté était la trame. Elle utilisa le corps de l'Ombre lui-même comme une matière première, transformant le nihilisme blanc en une soie neutre pour stabiliser les couleurs trop vives.

— Accepte le contraste ! cria-t-elle. Sans l'ombre, la lumière aveugle !

D'un geste final, un mouvement de poignet qu'elle avait répété des milliers de fois sur des chapeaux de soie, elle fit un nœud d'arrêt sur la réalité.

L'onde de choc fit vibrer le Fuseau du Monde jusqu'à ses fondations invisibles. Le blanc fut repoussé, non pas détruit, mais contenu, bordé par une couture de souvenirs et de douleur transmutée.

Le ciel d'Astrance n'était plus le même. Il n'était plus cet azur uniforme et artificiel. Il était désormais marbré, vivant, parcouru de veines de violet et d'or, un ciel qui racontait une histoire.

Elara retomba sur le cristal du Seuil, haletante. Ses mains étaient noires de brûlures, mais ses cicatrices brillaient d'une douceur nouvelle, comme des étoiles domestiquées.

Elle leva les yeux. Le Tisseur d'Oubli avait disparu, ou peut-être s'était-il fondu dans les nouvelles nuances de l'atmosphère. Le silence était revenu, mais ce n'était plus le silence de la mort. C'était le silence d'un atelier au petit matin, juste avant que le premier point ne soit piqué.

— Orion ? appela-t-elle faiblement.

Seul le vent lui répondit, un vent qui sentait enfin la pluie et la terre promise. Elle savait qu'il n'était pas revenu, pas encore. Mais elle voyait, flottant dans l'air stabilisé, une unique page de parchemin. Une carte vierge.

Elara sourit en fermant les yeux. Elle avait cousu le ciel. Maintenant, elle allait pouvoir dessiner le monde.

# Chapitre 12

## La Grande Déchirure

L'ascension n'était plus une question de muscles ou de souffle, mais une affaire de persistance ontologique. À chaque pas sur les vertèbres de cristal du Fuseau du Monde, Elara sentait le concept même de « pied » et de « sol » s'étioler. Ici, à la cime de l'existence, l'air n'avait plus le goût de l'oxygène, mais celui de l'ozone et des promesses oubliées.

— Ne regarde pas en bas, Elara, grimaca Orion. Le bas n'est plus qu'une suggestion.

Sa voix sonnait bizarrement, comme un disque de gramophone rayé. Autour de lui, son manteau de parchemins s'agitait frénétiquement, non pas sous l'effet du vent — car le vent était mort quelques lieues plus bas — mais parce que les cartes cherchaient désespérément à se réaligner sur un monde qui n'existait plus. Les tracés d'encre de l'Atlas d'Astrance se tordaient comme des vers de terre sur le papier jauni.

Ils débouchèrent enfin sur le Seuil.

Ce n'était pas un sommet rocheux. C'était une plate-forme de réalité pure, translucide et vibrante, suspendue au-dessus d'une cataracte de néant. Devant eux, la Grande Déchirure béait. Ce n'était pas un trou noir ; c'était l'Infini-Blanc. Une absence de couleur si absolue qu'elle en devenait aveuglante, un silence si lourd qu'il pesait sur leurs tympans comme une pression sous-marine.

Le ciel d'Astrance n'était plus qu'un lambeau de velours bleu nuit, effiloché aux bords, battant pitoyablement contre cette blancheur vorace. Des pans entiers d'azur se détachaient en silence, tombant dans le rien, et avec eux s'envolaient les souvenirs de

la ville : le rire d'un enfant sur la place des Fontaines, l'odeur du pain chaud, le nom des amants gravés sur les écorces.

— Le temps... murmura Elara, les yeux écarquillés.

À la lisière de la Déchirure, le temps ne s'écoulait plus de gauche à droite. Il bouclait. Elle vit une goutte de pluie remonter vers un nuage qui se désintégrait. Elle vit une étincelle de lumière naître de rien, redevenir une étoile, puis s'éteindre en un soupir de poussière.

— Le temps s'effiloche avec la trame, expliqua Orion. Il n'y a plus de « maintenant », Elara. Il n'y a que ce que nous parviendrons à retenir.

Il s'avança vers le bord du Seuil. Ses bottes de cuir craquèrent sur le cristal. Il paraissait soudain très vieux, ses rides formant une cartographie plus complexe que celles de ses parchemins.

— L'Infini-Blanc a faim, dit-il, sa voix retrouvant une étrange clarté. Il veut la perfection du vide. Il déteste nos erreurs, nos taches d'encre, nos coutures mal faites. Il veut effacer la maladresse d'être vivant.

Soudain, une secousse ébranla le Fuseau. Une fissure courut sous leurs pieds, libérant une vapeur de givre. Le Seuil commençait à se dissoudre. La réalité perdait sa densité, devenant aussi vaporeuse qu'une traîne de mariée dans l'orage.

— Il nous faut un ancrage ! cria Elara en fouillant dans sa sacoche.

Elle en tira l'Aiguille d'Argent. Elle mesurait près d'un mètre de long, fine comme un rayon de lune figé, gravée de runes qui chuchotaient des secrets à ses doigts. Mais comment coudre le vide ? Comment piquer dans ce qui n'est pas ?

— L’aiguille ne servira à rien si le tissu ne tient pas en place, Elara.

Orion se tourna vers elle. Ses yeux, habituellement changeants, s’étaient fixés sur une nuance d’ambre profond, la couleur d’un coucher de soleil qu’on refuse d’oublier. Il commença à défaire les boucles de son manteau de cartes.

— Qu’est-ce que tu fais ?

— Je suis le Cartographe de l’Invisible, Elara. J’ai passé ma vie à dessiner les limites du monde. Il est temps que je devienne la limite.

— Non, Orion ! Il doit y avoir un autre moyen. On peut utiliser la soie...

— La soie de lune est le fil, Elara. Mais pour coudre, il faut une toile.

Il jeta son manteau au sol. Les milliers de cartes se répandirent sur le Seuil, s’imbriquant les unes dans les autres par une magie ancienne et désespérée. Orion s’agenouilla au centre, étendant ses bras comme pour embrasser l’abîme. Il planta ses mains directement dans la structure cristalline du Seuil. Ses doigts commencèrent à se transformer, sa peau prenant la texture du parchemin, ses veines se changeant en lignes d’encre indélébile.

— Je vais stabiliser la trame, grogna-t-il dans un effort surhumain. Je vais devenir la plateforme. Mais tu n’auras qu’une chance. Une seule couture pour lier le Blanc au Bleu.

— Tu vas disparaître dans le motif, Orion... les larmes d’Elara brillaient comme des perles de rosée.

— Mieux vaut être une ligne sur une carte que de ne jamais avoir été tracé du tout, sourit-il avec une mélancolie déchirante. Couds, petite modiste. Couds comme si

chaque point était un battement de cœur.

Le corps d'Orion s'étira, se distordit. Il devint une ancre de réalité au milieu du chaos. Ses souvenirs s'échappèrent de lui sous forme de volutes dorées, créant une zone de calme relatif, une petite île de « possible » au bord du néant.

Elara ne pouvait plus reculer. Elle saisit la soie de lune. Elle ne la tira pas d'une bobine, mais de sa propre poitrine. Elle plongea ses doigts de fée dans son propre cœur et en retira un fil d'un éclat insoutenable. C'était le souvenir de son premier rire, la sensation de la pluie sur ses joues, la douleur de la solitude. C'était sa propre essence.

Elle l'enfila dans le chas de l'aiguille d'argent. L'outil se mit à chanter, une note pure et haute qui fit reculer l'Infini-Blanc d'un pouce.

Elle s'élança.

Elle ne courait pas, elle dansait sur le corps-carte d'Orion. Elle atteignit le bord de la Déchirure. Le blanc tenta de l'aspirer, de gommer ses traits, de lisser sa peau jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'une statue de craie.

— Pour Astrance ! hurla-t-elle.

Elle plongea l'aiguille dans le néant. Elle ne rencontra aucune résistance, alors elle projeta sa volonté, sa propre définition du monde. Elle imagina la rugosité de la brique, la douceur du velours, l'amertume de la barbe à papa. Elle utilisa ces concepts comme des points d'appui.

\*Pique. Tire. Noue.\*

Le premier point fut une agonie. Elle dut sacrifier le souvenir de son premier baiser

pour que le fil morde dans la réalité. Le blanc frémit. Une tache de bleu apparut là où il n'y avait rien.

\*Pique. Tire. Noue.\*

Elle voyait Orion s'effacer sous elle, ses traits devenant de simples coordonnées géographiques. "Plus vite !" semblait dire le vent de papier qui montait de lui.

La Déchirure luttait. Elle projetait des ondes de vide qui tentaient de briser la concentration de la modiste. Elara voyait des versions d'elle-même qui n'avaient jamais existé — une Elara sans talent, une Elara morte née — qui tentaient de lui arracher l'aiguille.

— Tu n'es rien ! murmura une voix sans bouche issue du Blanc. Laisse-toi effacer. Le silence est si doux.

— Le silence est un linceul ! répliqua-t-elle.

Elle puisa plus profondément. Elle offrit sa mémoire de la lumière du soleil pour créer une bordure dorée. Elle offrit ses nuits de sommeil pour tisser une trame de violet. Elle devenait translucide à mesure qu'elle créait, transférant sa propre substance dans la réparation du ciel.

Le Tisseur d'Oubli apparut alors, à quelques mètres, flottant dans le blanc. Il n'attaqua pas. Il se contenta de tendre la main, une invitation au repos éternel.

— Pourquoi réparer un monde qui se déchire sans cesse ? demanda l'Ombre.  
Pourquoi souffrir pour quelques nuances de bleu ?

Elara fit un nœud d'arrêt si puissant qu'une onde de choc fit craquer le cristal sous ses pieds.

— Parce que la déchirure est ce qui nous permet de voir ce qu'il y a derrière !  
cria-t-elle. Parce que nous ne sommes pas des toiles finies, mais des œuvres en cours !

Elle jeta l'aiguille avec une force surnaturelle, décrivant un arc de cercle immense qui embrassa tout l'horizon. Le fil de soie de lune s'étira à l'infini, se multipliant, se croisant, créant un filet de souvenirs capable de retenir les étoiles.

Elle voyait Orion fusionner totalement avec le Seuil. Il n'était plus qu'une immense rose des vents gravée dans le sol, un guide éternel pour ceux qui viendraient après.

— Accepte le contraste ! rugit-elle à l'adresse du Tisseur d'Oubli. Sans l'ombre, la lumière aveugle !

Elle effectua le geste final. Un mouvement de poignet qu'elle avait répété des milliers de fois, non plus sur un feutre ou une soie fragile, mais sur le tissu même de l'univers. Elle fit un nœud d'arrêt sur la réalité, un point de suture si dense qu'il devint un nouveau soleil, une explosion de couleurs interdites.

Le Blanc hurla — un son qui ressemblait à du verre qui se brise — et fut repoussé. Pas détruit, car le vide fait partie de tout, mais contenu. Bordé.

L'onde de choc la projeta en arrière. Elle sentit le cristal se stabiliser. L'air redevint dense, chargé d'une humidité nouvelle. Le ciel au-dessus d'elle n'était plus le bleu plat et artificiel d'autrefois. Il était marbré de ses souvenirs, veiné d'or et de pourpre, un ciel qui avait un passé et, enfin, un futur.

Elara retomba sur le cristal du Seuil, haletante. Ses mains, autrefois si délicates, étaient marquées par des brûlures d'encre et de lumière. Ses cicatrices brillaient maintenant d'un éclat doux, comme des constellations privées.

Elle tenta de se relever, mais ses jambes étaient de coton.

— Orion ? appela-t-elle.

Sa voix était faible, dépouillée de sa puissance magique. Elle regarda autour d'elle. Le Cartographe n'était plus là. À sa place, au centre de la plateforme désormais stable, s'étalait une immense carte incrustée dans le cristal. C'était Astrance, mais une Astrance plus vaste, plus complexe, avec des routes menant vers des terres encore non inventées.

Le silence qui suivit n'était pas le silence de l'Oubli. C'était le silence fertile d'une page blanche qui attend la première ligne, ou d'un atelier au petit matin.

Un vent léger se leva, apportant l'odeur de la pluie et de la terre promise. Elara vit, flottant juste devant ses yeux, une unique page de parchemin. Elle la saisit. Elle était vierge, à l'exception d'une petite boussole qui pointait vers son cœur.

Elle sourit, les yeux embués. Elle avait cousu le ciel. Elle avait donné au monde une seconde chance d'être imparfait, d'être coloré, d'être vivant.

Elle ferma les yeux, sentant la chaleur du nouveau soleil sur sa peau. Elle avait perdu beaucoup — son mentor, ses souvenirs d'enfance, la force de ses mains — mais elle avait gagné l'infini.

Maintenant, elle allait pouvoir dessiner le monde.

# Chapitre 13

## Le Kintsugi Céleste

Le vent, au sommet du Fuseau du Monde, n'avait rien d'une brise. C'était un hurlement de soie déchirée, un sifflement qui ne transportait pas d'air, mais du vide. Un vide blanc, vorace, qui grignotait les bords du réel comme une flamme invisible dévorerait un parchemin.

Elara se tenait sur la corniche d'opale, ses bottes de cuir souple glissant sur la nacre gelée. Devant elle, l'abîme n'était pas noir. Il était d'une blancheur aveuglante, un néant si pur qu'il en devenait obscène. Astrance, la cité suspendue, oscillait loin en dessous, pareille à un lampion de papier sur le point de s'éteindre.

— Il ne reste plus de trame, Elara ! cria Orion.

Le Cartographe était agenouillé à quelques pas, ses mains plongées dans les replis de son manteau de cartes. Ses parchemins s'envolaient, se dissolvaient au contact de l'Infini-Blanc. Chaque carte qui disparaissait emportait avec elle un morceau du monde : une ruelle de la Basse-Ville, le souvenir d'un parfum de cannelle, le nom d'un fleuve oublié. Le visage d'Orion s'effaçait, ses traits devenant aussi flous qu'une esquisse sous la pluie.

— Les fils de lune ne suffisent plus ! rugit-il encore, sa voix n'étant plus qu'un écho lointain. Le ciel ne veut plus être recousu, il veut se défaire !

Elara ne répondit pas. Ses doigts, constellés de cicatrices qui palpaient d'une lueur bleutée, cherchaient frénétiquement dans sa besace. Elle en tira sa dernière bobine. La soie de lune, d'ordinaire si vibrante, semblait terne, presque grise face à l'immensité

du néant qui bouillonnait devant eux.

Elle leva les yeux vers la déchirure. C'était une plaie béante de plusieurs lieues, un trou dans la voûte céleste où les étoiles coulaient comme des larmes d'argent avant de s'évaporer.

Une silhouette émergea de la brume blanche. Le Tisseur d'Oubli.

Il n'avait pas de visage, seulement un masque de vapeur froide. Ses mains étaient de longs fuseaux de givre. Il ne marchait pas ; il était l'absence de mouvement.

— Pourquoi rapiécer une agonie ? murmura l'Ombre. Sa voix n'atteignit pas les oreilles d'Elara, elle résonna directement dans sa moelle épinière. Le silence est plus doux que le chant. Le blanc est plus reposant que le bleu. Laisse le fil tomber, petite tisseuse. Deviens le vide.

Elara sentit l'appel du néant. C'était une promesse de repos. Plus de doigts ensanglantés, plus de responsabilités écrasantes, plus de peur. Juste l'oubli. Elle vit ses propres souvenirs s'effilocheur : le visage de sa mère devenait une tache de lumière, le goût des fruits d'Astrance se changeait en cendres.

— Non, murmura-t-elle.

Elle fit un pas vers le bord. Sa jambe flancha, mais elle tint bon.

— Orion, donnez-moi l'Or, dit-elle d'une voix qui ne tremblait pas.

Le Cartographe la regarda avec horreur. Ses yeux, qui viraient au gris tempête, s'agrandirent.

— Tu sais ce que cela signifie, Elara. On ne coud pas le néant avec du fil. On le lie

avec l'âme. Si tu fais cela... tu ne seras plus jamais la fille de l'atelier. Tu seras la couture elle-même.

— Le monde ne demande pas à être parfait, Orion. Il demande à être.

D'un geste brusque, Orion arracha de sa poitrine un compas de laiton qui semblait battre comme un cœur. Il le lança vers Elara. En plein vol, l'objet se transforma en une fiole de lumière liquide, d'un or si dense qu'il semblait peser le poids d'une montagne. C'était l'Essence des Possibles, la substance dont sont faits les rêves avant qu'ils ne soient rêvés.

Elara saisit la fiole. Elle ne l'ouvrit pas. Elle l'écrasa entre ses paumes.

La douleur fut un éclair de foudre traversant son être. Le métal et la lumière s'insinuèrent sous sa peau, coulant dans ses veines, remplaçant son sang par un feu sacré. Ses cicatrices explosèrent en constellations d'or.

Elle ne voyait plus le vide comme une fin, mais comme une cassure dans une porcelaine précieuse.

— Kintsugi, souffla-t-elle.

Elle projeta ses mains en avant. Ce n'était plus de la couture, c'était une agression de lumière. Des milliers de fils d'or jaillirent de ses doigts, des filaments de son propre esprit, de sa propre chair. Ils s'élancèrent dans l'Infini-Blanc, cherchant les bords de la réalité, les accrochant avec la force du désespoir.

Le Tisseur d'Oubli poussa un cri qui n'était qu'un souffle d'hiver et se jeta sur elle. Mais Elara n'était plus une proie. Elle était l'architecte. D'un mouvement de poignet, elle tissa un rempart de lumière dorée qui balaya l'Ombre, la dissolvant dans la splendeur du nouveau jour.

Elle commença le travail. Ses doigts dansaient dans l'éther, tirant, nouant, croisant. Chaque point de suture lui arrachait un cri. Elle sentait ses souvenirs d'enfance s'envoler pour sceller les bords de l'azur. Elle offrit son premier rire pour combler une faille près du zénith. Elle sacrifia la sensation de la chaleur sur sa peau pour souder le nord au sud.

Le ciel ne redevenait pas bleu. Il se transformait. Là où il y avait eu des trous, Elara dessinait des nervures d'or pur. Elle ne cachait pas la blessure du monde ; elle l'illuminait. La déchirure devint une constellation nouvelle, une cicatrice radieuse qui barrait le firmament, prouvant que ce qui a été brisé peut devenir plus beau encore.

— Elara ! Arrête ! Tu disparais !

La voix d'Orion n'était plus qu'un murmure dans le lointain.

Elle regarda ses mains. Elles n'étaient plus de chair. Elles étaient devenues des fuseaux de lumière translucide. Son corps se diluait dans l'œuvre. Elle sentait chaque fibre d'Astrance, chaque battement de cœur des habitants en bas, chaque frisson des nuages. Elle était la trame. Elle était le ciel.

L'effort final fut une explosion de silence.

Elle jeta ses dernières forces dans un point d'arrêt, un nœud d'éternité au centre du nouveau firmament. L'Infini-Blanc recula, vaincu par l'éclat de l'or. La réalité se stabilisa avec un bruit de cristal qui s'ajuste.

Puis, le vertige.

La chute n'en fut pas une. Ce fut une descente lente, un retour vers la matière, comme si le monde la recrachait après l'avoir embrassée.

Elara retomba sur le cristal du Seuil, haletante. Ses mains, autrefois si délicates, étaient marquées par des brûlures d'encre et de lumière. Ses cicatrices brillaient maintenant d'un éclat doux, comme des constellations privées.

Elle tenta de se relever, mais ses jambes étaient de coton.

— Orion ? appela-t-elle.

Sa voix était faible, dépouillée de sa puissance magique. Elle regarda autour d'elle. Le Cartographe n'était plus là. À sa place, au centre de la plateforme désormais stable, s'étalait une immense carte incrustée dans le cristal. C'était Astrance, mais une Astrance plus vaste, plus complexe, avec des routes menant vers des terres encore non inventées. Orion n'était pas mort ; il était devenu le chemin, la fondation de ce nouveau monde qu'il avait tant cherché à cartographier.

Le silence qui suivit n'était pas le silence de l'Oubli. C'était le silence fertile d'une page blanche qui attend la première ligne, ou d'un atelier au petit matin.

Un vent léger se leva, apportant l'odeur de la pluie et de la terre promise. Elara vit, flottant juste devant ses yeux, une unique page de parchemin. Elle la saisit. Elle était vierge, à l'exception d'une petite boussole qui pointait vers son cœur.

Elle sourit, les yeux embués. Elle avait cousu le ciel. Elle avait donné au monde une seconde chance d'être imparfait, d'être coloré, d'être vivant.

Elle ferma les yeux, sentant la chaleur du nouveau soleil sur sa peau. Elle avait perdu beaucoup — son mentor, ses souvenirs d'enfance, la force de ses mains — mais elle avait gagné l'infini.

Maintenant, elle allait pouvoir dessiner le monde.

# Chapitre 14

## L'Éveil de la Nouvelle Trame

L'air n'avait plus le goût de la barbe à papa amère. Il s'était paré d'un parfum de papier frais, d'ozone et de lavande ancienne, une odeur de commencement qui picotait les narines d'Elara. Sur la plateforme de cristal du Fuseau du Monde, le silence n'était plus une absence, mais une attente. Sous ses pieds, la carte qu'Orion était devenu palpait d'un éclat saphir. Chaque ligne de cette cartographie vivante semblait murmurer une direction, une promesse de voyage vers des horizons que même les aigles n'osaient imaginer.

Elara regarda ses mains. Ses doigts, autrefois couturés de petites balafres argentées, commençaient à s'effiloche. Pas de douleur, seulement une sensation de légèreté insoutenable, comme si elle était faite de pollen de lune prêt à être emporté par la moindre brise. L'encre d'étoile qui tachait sa peau ne coulait plus ; elle rayonnait.

C'est alors que le néant s'avança.

Le Tisseur d'Oubli n'émergea pas d'une ombre, car il n'y avait plus d'ombre dans cette clarté nouvelle. Il se manifesta comme une déchirure de blanc pur au milieu des couleurs renaissantes. Sa silhouette vaporeuse, dénuée de visage, flottait au-dessus de la carte d'Orion. Partout où il passait, le détail des routes s'estompait, menacé par ce silence blanc qu'il chérissait tant.

— Tout est si bruyant, Elara, murmura une voix qui n'avait pas de cordes vocales, une voix qui ressemblait au crissement de la neige sous un pas lourd. Pourquoi vouloir tout retenir ? Pourquoi ne pas laisser le vide nous offrir le repos ?

Elara ne recula pas. Elle sentit la page de parchemin vierge dans sa main, celle que le vent lui avait offerte. La boussole dessinée dessus pointait avec une insistance brûlante vers sa propre poitrine.

— Le repos n'est pas l'absence de tout, répondit-elle, et sa voix résonna avec la profondeur d'un orgue de verre. C'est l'espace entre deux respirations. Tu ne peux pas être tout le souffle, Tisseur. Tu n'es que l'expiration.

Elle s'avança, ses pieds ne touchant presque plus le sol de cristal. Elle n'avait plus peur du néant. Elle comprenait désormais que le blanc n'était pas l'ennemi de la couleur, mais sa toile de fond.

— Tu cherches le silence ? demanda-t-elle doucement. Je vais te donner une mélodie si vaste que ton silence pourra enfin s'y reposer.

D'un geste fluide, Elara ne saisit pas son aiguille d'argent. Elle n'en avait plus besoin. Elle plongea ses mains directement dans sa propre poitrine. La douleur fut une explosion chromatique, un déchirement de soie divine. Elle en tira un fil de lumière si intense qu'il semblait brûler la rétine. C'était son souvenir le plus cher : l'odeur de la soupe aux poireaux de sa grand-mère mélangée à la sensation du premier flocon de neige sur sa joue. Elle le jeta vers le Tisseur d'Oubli.

Le fil ne le traversa pas. Il s'enroula autour de sa forme évanescence.

— Voici la trame, déclara Elara. Et voici la chaîne.

Elle commença à danser. Un ballet de modiste sur le toit du monde. Elle courait sur la carte d'Orion, tirant de son être des kilomètres de fils irisés. Elle ne cousait plus seulement des étoffes ; elle cousait l'instant présent à l'éternité. Elle puisa dans sa mémoire le rire d'un enfant d'Astrance, la mélancolie d'un coucher de soleil sur les pics de nacre, la rugosité de l'écorce des arbres-songes.

Le Tisseur d'Oubli tenta de l'absorber, d'étouffer cette débauche de vie sous son manteau de brume. Mais à chaque fois qu'il touchait un fil, il se colorait. Le blanc pur se transformait en nacre, puis en opale, puis en un gris perle de crépuscule. Sa forme perdit de sa rigidité nihiliste. Il commença à se tordre, non pas de souffrance, mais de complexité.

— Je... je disparaissais, s'étrangla l'Ombre.

— Non, corrigea Elara en passant une boucle de lumière autour de ce qui aurait dû être son cou. Tu deviens l'envers du décor. Tu es le nœud qui retient le point. Sans toi, la broderie s'effondre. Tu seras la nuit qui permet de voir les étoiles. Tu seras l'oubli qui rend le souvenir précieux.

Elle tira sur le fil d'un coup sec.

Une onde de choc parcourut le Fuseau du Monde. Le ciel, autrefois menacé par l'Infini-Blanc, se métamorphosa. Ce n'était plus un azur uniforme et fragile. C'était un chef-d'œuvre de patchwork céleste. On y voyait des fragments de nébuleuses en forme de dentelle, des nuages qui portaient en eux les visages de ceux que l'on avait aimés, des traînées de comètes qui ressemblaient à des points de suture dorés.

Le Tisseur d'Oubli s'affaissa, s'intégrant dans les replis de la réalité. Il devint l'ombre sous les meubles, le sommeil sans rêve, la paix du vide nécessaire. Il n'était plus une menace, mais une ponctuation.

Elara, elle, ne se sentait plus de poids. Ses jambes avaient disparu, remplacées par une traîne de lumière qui se fondait dans l'horizon. Elle regarda Astrance, loin en bas. La cité suspendue vibrerait d'une vie nouvelle. Les habitants sortaient sur leurs balcons, levant les yeux vers ce ciel qui racontait leur propre histoire, une histoire désormais solide, indestructible car acceptant ses propres cicatrices.

— Orion... murmura-t-elle.

Le cristal sous elle brilla une dernière fois. Elle comprit. Le cartographe ne pouvait plus lui répondre avec des mots, mais chaque route qu'elle voyait se dessiner dans les lointains était une syllabe de son nom. Il était la géographie de l'espoir, et elle en était la voûte.

Elle sentit son cœur battre une ultime fois en tant qu'organe de chair. La boussole sur la page de parchemin s'arrêta de tourner. Elle indiquait partout. Elle indiquait le Tout.

"Il est temps de devenir la garde," pensa-t-elle avec une sérénité royale.

Son corps se fragmenta en un million d'étincelles de soie de lune. Elle ne tomba pas. Elle s'éleva, s'étira, se déploya jusqu'à embrasser toute la courbe du monde. Elle sentit chaque fil qu'elle avait jeté. Elle sentit la douleur d'une petite fille qui tombait dans une ruelle d'Astrance et elle y glissa un point de réconfort. Elle sentit l'ambition d'un jeune tisserand et elle lui offrit une trame de courage.

Elle était la Nouvelle Trame.

Elle était le ciel que les amants regarderaient en se faisant des promesses. Elle était le voile qui protégeait les rêves de la morsure du froid. Elle n'avait plus de mains pour coudre, car elle était devenue la couture elle-même.

Soudain, une sensation étrange la parcourut. À la lisière de la nouvelle réalité, là où le monde s'arrêtait pour laisser place à ce qui n'était pas encore inventé, elle sentit une présence. Une petite étincelle, timide, à peine plus qu'une pensée.

C'était un enfant, quelque part dans une province lointaine de la nouvelle Astrance, qui venait de ramasser un fragment de verre tombé du ciel pendant la transformation.

L'enfant regarda à travers le verre et vit, non pas le monde tel qu'il était, mais tel qu'il pourrait être.

Elara sourit à travers les vents stellaires.

Le monde était imparfait. Il y avait des nœuds mal serrés, des couleurs qui juraient, des zones d'ombre où le Tisseur d'Oubli s'était un peu trop étalé. Mais c'était vivant. C'était un brouillon magnifique que l'humanité pourrait continuer à broder, jour après jour, souvenir après souvenir.

Elle laissa sa conscience dériver vers les hauteurs les plus froides, là où l'air se fait rare et où la lumière est pure. Elle s'installa dans le repos de l'éternité, mais resta vigilante. Car elle savait que chaque fois qu'une étoffe se déchirerait, chaque fois qu'un cœur se briserait, il y aurait besoin d'un fil invisible pour tout réparer.

Elle était Elara. Elle était la Gardienne du Patchwork.

Et tandis que le premier soleil de la nouvelle ère se levait, baignant Astrance d'une lueur de cuivre et d'espoir, elle murmura au vent, pour que chaque créature puisse l'entendre dans le secret de son âme :

— Rien ne se perd jamais tout à fait. Il suffit de savoir comment le recoudre.

La page de parchemin que la modiste avait tenue flottait maintenant au gré des courants ascendants. Elle n'était plus vierge. Des milliers de lignes s'y dessinaient en temps réel : les destins des gens d'en bas, s'entrecroisant, se liant, se dénouant.

Le ciel d'Astrance brillait de mille feux, une tapisserie de miracles quotidiens, une œuvre d'art sans fin, cousue avec le fil le plus solide qui soit : celui de la mémoire qui refuse de s'éteindre.

L'Enchanteresse Luna M. referma doucement les rideaux de cette vision. Le velours retomba, mais l'éclat de la soie de lune restait gravé sur l'envers de mes paupières. Le voyage d'Elara était terminé, mais le tissage du monde, lui, ne faisait que commencer.

# Chapitre 15

## La Broderie de l'Aube

Le silence n'était plus une absence de son, mais une plénitude de soie.

Orion se tenait sur le rebord de la plus haute terrasse du Fuseau du Monde, là où les vents n'étaient jadis que des griffures de glace. Ce matin, pourtant, la brise avait le goût du sucre de lune et de la lavande sauvage. Ses doigts, noueux comme de vieilles racines, tremblaient légèrement tandis qu'il s'appuyait sur son bâton de cartographe. Sous ses pieds, Astrance ne flottait plus dans l'angoisse. La cité suspendue semblait s'être lovée dans un nid d'opale.

Le ciel n'était plus un gouffre. C'était un chef-d'œuvre.

Partout où l'Infini-Blanc avait dévoré la trame, Elara avait laissé des cicatrices de lumière. Ce n'était pas une réparation invisible, une tricherie pour masquer la blessure ; c'était du *\*kintsugi\** céleste. Des veines d'or pur et de bleu cobalt s'entrecroisaient là où le néant avait mordu, formant des constellations nouvelles, des arabesques qui racontaient une histoire de courage et de perte.

— Tu as toujours eu le point de croix un peu trop serré, Elara, murmura Orion, sa voix s'étouffant dans l'immensité.

Il leva les yeux. Le soleil pointait, mais ce n'était plus l'astre blafard d'autrefois. Il filtrait à travers les couches de réalité superposées par la modiste, projetant sur les toits de nacre des ombres irisées, mouvantes, comme si la ville elle-même respirait sous une mousseline divine.

Dans le firmament, là où la déchirure principale avait menacé de tout engloutir, Orion vit son visage. Ce n'était pas une image fixe, pas un portrait de pierre froide. C'était une impression, un agencement subtil d'étoiles et de nuages de barbe à papa amère. Un pli de l'azur dessinait la courbe de son sourire ; un éclat de nova rappelait l'étincelle de ses yeux lorsqu'elle enfilait son aiguille d'argent. Elle n'était plus une jeune femme aux mains tachées d'encre ; elle était la texture même du jour qui se lève.

Orion sentit son manteau de parchemins s'agiter. Les milliers de cartes qui composaient son vêtement, ces vestiges d'un monde fragmenté qu'il avait passé sa vie à inventorier avec une mélancolie de fossoyeur, se mirent à blanchir. L'encre ancienne s'effaçait, les frontières rigides s'évanouissaient. Les vieux chemins, les impasses de l'amertume, les tracés de la peur : tout s'en allait dans un frisson de papier.

Il ne paniqua pas. Il laissa le vent emporter les lambeaux de son passé.

Il s'assit sur la pierre tiède, sortit de sa besace un rouleau de parchemin vierge — le dernier, celui qu'il réservait pour la fin de toutes choses — et une plume taillée dans un os de chimère. Ses mains ne tremblaient plus.

— Commençons par le commencement, dit-il à l'adresse de la brise.

Il ne dessina pas de montagnes, ni de frontières. Il commença par tracer un point au centre de la page. Un point de lumière. Autour, il fit courir une ligne fluide, une trajectoire de désir, un sentier de mémoire.

En bas, dans les rues d'Astrance, les habitants sortaient sur leurs balcons. Le Tisseur d'Oubli n'était plus qu'un souvenir diffus, une brume matinale que la chaleur de la nouvelle ère dissipait sans effort. Les gens ne se souvenaient pas de la terreur, mais ils ressentaient une étrange plénitude, comme si un vêtement trop étroit venait enfin

d'être desserré. Une vieille femme retrouva le nom d'un amour de jeunesse dans le motif d'un nuage. Un enfant comprit soudain le langage des oiseaux en observant les reflets d'une flaque de pluie.

La réalité était devenue malléable, poétique. Elara n'avait pas simplement recousu le monde ; elle lui avait redonné le droit de rêver.

Orion observait un groupe d'artisans qui, sur la place des Miracles, s'essayaient déjà à de nouveaux métiers. On ne forgeait plus l'acier pour la guerre, on filait le verre pour capturer les chants du vent. La magie n'était plus une anomalie traquée par les Gardiens, mais la sève même de chaque geste quotidien.

— Tu as réussi, petite modiste, souffla le mentor. Tu as fait de l'existence une étoffe où chacun peut broder sa propre étoile.

Une larme tomba sur son parchemin. Là où l'eau toucha le papier, une fleur de lumière s'épanouit, une anémone de nacre dont les pétales semblaient palpiter. Orion sourit. Sa carte ne ressemblait à rien de connu. C'était une cartographie des possibles, un archipel de songes reliés par des ponts de soie.

Il leva les yeux vers le point le plus haut du Fuseau, là où l'aiguille d'argent d'Elara était restée plantée, telle un clocher de lumière pure. Elle servait désormais de phare à tous les navigateurs de l'imaginaire.

Le cartographe sentit une présence à ses côtés. Ce n'était qu'un frôlement, une chaleur familière contre son épaule, le parfum de la poussière d'étoile et du thé à la bergamote qu'Elara aimait tant. Il ne se retourna pas. Il savait que si la forme physique de la jeune femme s'était dissoute dans l'œuvre, son esprit habitait chaque interstice de ce nouveau monde.

— Je vois le tracé, maintenant, Elara, murmura-t-il. Ici, nous mettrons les Jardins du

Regret-Transformé. Et là-bas, par-delà les Nuages de l'Audace, nous bâtirons des ponts qui ne craignent plus le vide.

Il posa sa plume un instant et contempla ses propres mains. Les cicatrices de ses erreurs de jeunesse, ces fissures qu'il portait comme des stigmates, s'étaient métamorphosées. Elles brillaient d'une lueur douce, identique à celle des coutures du ciel. Sa rédemption n'était pas l'effacement de ses fautes, mais leur intégration dans une beauté plus vaste.

Le Tisseur d'Oubli avait voulu le blanc, le silence, l'absence. Elara avait répondu par le trop-plein, par la couleur, par le lien. Elle avait compris que la perfection est une prison, tandis que la déchirure est une porte.

Soudain, un oiseau au plumage fait de fragments d'arc-en-ciel vint se poser sur le rebord de la terrasse. Il tenait dans son bec un fil de soie de lune, un reste de la pelote d'Elara. L'oiseau déposa le fil aux pieds d'Orion et s'envola vers les hauteurs, rejoignant des milliers de ses semblables qui s'égayaient dans l'azur ressuscité.

Orion ramassa le fil. Il était chaud, vibrant de souvenirs. Il le noua délicatement autour de son poignet.

— Rien ne se perd, répéta-t-il, faisant écho au dernier murmure de la modiste. Tout se transforme en broderie.

Il reprit sa plume. Le soleil était maintenant haut dans le ciel, mais il ne brûlait pas. Il caressait. Astrance n'était plus une ville suspendue au-dessus de l'abîme, elle était une nacelle voguant sur un océan de lumière infinie.

Sur sa carte, Orion traça la dernière ligne du premier chapitre de cette ère nouvelle. Il n'écrivit pas "Fin". Il dessina une boucle ouverte, une invitation.

Le ciel d'Astrance vibra une dernière fois, une note de musique cristalline qui résonna dans le cœur de chaque être vivant. C'était le battement de cœur d'Elara, le rythme de la couture qui continue, point après point, seconde après seconde.

Orion se leva. Son manteau de parchemins était désormais d'un blanc pur, prêt à recevoir les histoires de ceux qui oseraient marcher sur les chemins qu'il allait dessiner. Il s'avança vers l'escalier qui redescendait vers la cité, le pas léger, presque dansant.

Derrière lui, sur le Fuseau du Monde, l'aiguille d'argent brilla d'un éclat souverain. La Broderie de l'Aube était terminée. Mais le tissage du grand patchwork de la vie, lui, ne faisait que commencer. Et dans chaque fil, dans chaque maille de ce monde sauvé, on pouvait entendre, si l'on prêtait l'oreille au silence, le rire d'une modiste qui avait osé coudre le ciel avec ses propres rêves.

Le cartographe disparut dans la lumière dorée de la ville basse, laissant derrière lui une page où les couleurs continuaient de naître d'elles-mêmes, racontant l'avenir d'un monde où plus aucune déchirure ne serait jamais tout à fait définitive.

Car désormais, tous savaient comment tenir l'aiguille.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "Coudre le Ciel"*

Une œuvre écrite par Luna M.

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)